



SYMPTÔME DE L'ENFANT ENFANT SYMPTÔME

Frédérique F. BERGER
Marie-Jean SAURET
Jean-Claude VIDAL

Conférence - Débat

**Association Lacanienne Internationale
Languedoc - Roussillon**

Montpellier, le 17 octobre 2015

Introduction

Jean-Claude Vidal¹

Nous vous proposons aujourd'hui une matinée d'échange autour du dernier livre de Frédérique Berger, *Symptôme de l'enfant / Enfant symptôme*, qu'elle va d'abord avoir le plaisir de vous présenter. Et Marie-Jean Sauret, qui en a écrit la préface, en fera après un commentaire ou du moins avancera peut-être quelques questions dont nous pourrions par la suite débattre ensemble.

Frédérique F. Berger est psychanalyste à Montferrier sur Lez, docteur en psychologie (HDR), chercheur associé au Centre de Recherches Interdisciplinaires en Sciences Humaines et Sociales de Montpellier - CRISES (EA 4424) de l'université Paul Valéry – Montpellier 3, elle est membre correspondant du Séminaire Inter-Universitaire Européen d'Enseignement et de Recherche de la Psychanalyse et de la Psychopathologie (SIUEERPP), de l'Association de Psychanalyse Jacques Lacan (APJL) et de l'Association Lacanienne Internationale (ALI).

Marie-Jean Sauret est psychanalyste à Toulouse, il est professeur émérite de psychopathologie clinique à l'université Toulouse 2 – Jean Jaurès, site du Mirail, Laboratoire de Clinique Psychanalytique et Interculturelle - LCPI (EA 4591), membre du Séminaire Inter-Universitaire Européen d'Enseignement et de Recherche de la Psychanalyse et de la Psychopathologie (SIUEERPP) et co-fondateur de l'Association de Psychanalyse Jacques Lacan (APJL).

¹ Jean-Claude Vidal, psychanalyste à Narbonne, membre de l'Association Lacanienne Internationale (ALI).

Ma fonction, aujourd'hui, de Président de séance consisterait plus à donner la parole qu'à la prendre, aussi, ne vais-je pas trop longtemps la mobiliser

Je voudrais toutefois faire deux petites remarques, peut-être nous permettront-elles ensuite d'enchaîner avec le débat.

La première s'applique au titre de l'ouvrage qui, comme vous l'avez remarqué, a une structure de chiasme, sans doute pour bien peser sur ce qu'il importe de souligner, à savoir le symptôme. Cela je n'ai aucune peine à le supposer, les travaux de Frédérique, ce qu'elle nous précisera éventuellement, portant depuis longtemps sur cette question, peut-être justement parce que le symptôme va au delà de la souffrance du sujet, il vise autre chose.

Elle nous dit en, tout début d'ouvrage qu'il n'est pas toujours à considérer comme un échec et pour cause, il est une émergence de la vérité dans la vie du sujet. Cette vérité qui renvoie chacun à sa singularité, Marie-Jean l'a précisé dans la préface et dont les tenants du DSM, fut-ce la V^o version aujourd'hui encore ne veulent pas. On détricote le sujet pour en faire un assemblage de signes, lesquels visent seulement la maladie. On court alors derrière la santé mentale. Un terme dont l'introduction dans les années 70-80 avait pour visée, à partir du rejet de la psychanalyse par les américains – l'histoire en est chez eux particulière, très américaine, « un coup de foudre saisissant qui s'est rapidement mué en échec fracassant » – de mettre celle-ci dans les placards du monde entier. Je vous rappelle quand même que ce qui était mental auparavant, c'était la maladie.

La deuxième et je m'arrêterai là, est de souligner, ce que fait remarquablement Frédérique, que le symptôme est propre à l'humain, il structure le sujet, autrement dit et paradoxalement sans doute, sans symptôme pas de sujet...

Symptôme de l'enfant Enfant symptôme

Frédérique F. Berger

Je vous remercie d'être venu ce matin pour échanger avec nous à propos de mon nouveau livre *Symptôme de l'enfant / Enfant symptôme*. Je dois vous dire que je suis ravie de sa parution aux Éditions L'Harmattan. L'Harmattan... l'idée de cet alizé, sec et chaud, originaire du Sahara, qui souffle en Afrique et charrie de fines particules de sable susceptibles de former d'épaisses « brumes de sable », me plaît tout particulièrement. Tout d'abord, parce que ce vent-là soufflait au Maroc, durant mon enfance et mon adolescence, ensuite parce que la langue charrie aussi ces fines particules que sont les mots. Ces mots qui vous prennent parfois, comme cela, dans des « brumes de signifiants », ceux de *lalangue*¹, de la langue maternelle et des langues des pays d'accueil, ceux de l'histoire familiale, sociale et culturelle de laquelle il faudra bien advenir comme sujet. Car il me semble que « nous pouvons nommer culture ce bain de langage dans lequel tout sujet vient à tomber, pour en être imprégné, instillé ou submergé. Le sujet en garde une empreinte indélébile et ne fait qu'emprunter à son tour le langage dans une parole². » Parole qui peut se faire poème,

¹ Lacan J., « L'étourdit » (1972), dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 490.

Lalangue est un intégral d'équivoque, l'inconscient l'habite : « C'est comme l'autre scène freudienne que le langage occupe de par sa structure ; et cette structure c'est la structure élémentaire qui se résume dans celle de la parenté. » Lacan J., « La Conférence à Genève sur "Le symptôme" » (1975), *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, 1985, n° 5, p. 12.

² Berger F. F., *Symptôme et structure dans la pratique clinique. De la particularité du symptôme de l'enfant à l'universel de la structure du sujet*, Préface du professeur Claude-Guy Bruère-Dawson, Paris, L'Harmattan, coll. « Psychanalyse et civilisations », 2005, p. 210.

je vais donc vous lire celui qui est au début de mon livre.

*Naguère en ces retrouvailles des nuits exilées
S'élevait cette langue aux sonorités voilées
À la poésie oubliée de l'errance inexplicquée.*

*Langue du Jadis de larmes et de sangs mêlés
De déchirements cachés d'une mort annoncée
De l'Avent originel refoulé.*

*Langue de l'enfance à d'autres langues tissée
Entendues au-delà et en deçà des mots
L'histoire qui succède y est tressée³.*

Cet ouvrage est dédié à Claude-Guy Bruère-Dawson, professeur émérite de l'université Paul Valéry – Montpellier 3, qui a été mon enseignant dès 1981, mon directeur de Thèse et le rédacteur de la préface de mon premier ouvrage paru en 2005⁴. Mon ami Marie-Jean Sauret qui a écrit la préface nous fait le plaisir d'être à Montpellier aujourd'hui et c'est mon ami Jean-Claude Vidal qui préside cette rencontre. Je me sens donc particulièrement bien entourée pour en parler avec vous.

C'est à la croisée des chemins de la *praxis*, dans le nouage de la théorie et de la pratique clinique, que le symptôme et la structure ont orienté mon travail d'enseignement, de recherche et de publication tant à l'étranger (États-Unis, Togo, Bolivie, Vietnam) qu'en France. L'écriture de ce nouvel ouvrage s'est réalisée à partir de mon désir de témoigner de cette expérience et de transmettre un certain nombre d'éléments théoriques et cliniques qui me paraissent essentiels dans cette clinique du sujet qui a vu le jour sur le continent asiatique⁵ depuis quelques années,

³ Berger F. F., *Symptôme de l'enfant / Enfant symptôme*, Préface du professeur Marie-Jean Sauret, Paris, L'Harmattan, coll. « Etudes psychanalytiques », 2014.

⁴ Berger F. F., *Symptôme et structure dans la pratique clinique*, op. cit.

⁵ Essaim., *Formation des analystes - Transmission de la psychanalyse*, 2003/1, n° 11, Toulouse, Érès, 336 p.

Essaim., *Horizons asiatiques de la psychanalyse*, 2004/2, n° 13, Toulouse, Érès, 192 p.

Essaim., *Autres scènes de la psychanalyse*, 2005/1, n° 14, Toulouse, Érès, 200 p.

tandis que sur les continents européen et américain, elle souffre de profonds changements depuis la vague de la neuropsychologie et des Thérapies Comportementales et Cognitives (TCC) qui lui sont le plus souvent associées¹. Au point que depuis des années enseignants, chercheurs et cliniciens se posent des questions majeures sur l'avenir du sujet, du lien social et de la psychanalyse².

Afin d'aborder la théorie et la clinique du symptôme de l'enfant, j'ai choisi de poser les éléments fondateurs de la clinique du sujet issue des enseignements de la psychanalyse freudienne et lacanienne parce qu'ils prennent appui sur le corps et le langage, sur la fonction du langage, de la parole et du désir, sur le symptôme et son lien avec les structures sous-jacentes à la clinique.

Dans un premier temps, je situe l'origine gréco-latine du symptôme³, puis son histoire,

sa théorie et sa clinique dans le champ de la médecine, avant de me centrer sur ses moments fondateurs dans l'œuvre de Freud et de Lacan. Terme hérité de la médecine, en psychanalyse le symptôme est soutenu par un *corpus* théorique et une pratique clinique qui lui donne un statut particulier, celui d'une parole. Une parole adressée à un Autre et cela n'est pas sans conséquences tant pour l'analysant que pour l'analyste. J'organise donc ma démarche à partir de ce point conceptuel et épistémologique qui permet de situer le nouveau statut du symptôme surgissant avec la découverte freudienne de l'inconscient et du refoulement. Et, je parle des éléments de la clinique auxquels le symptôme est lié : d'une part, du côté de la névrose, structure paradigmatique du symptôme définie à partir de l'hystérie et de l'obsession ; d'autre part, dans la cure à partir de la solution trouvée par l'analysant comme nouvelle façon de « faire avec » son symptôme et de s'inscrire dans le lien social. Il convient de souligner que le concept de « symptôme » s'est constitué à un moment particulier de l'histoire de la clinique qui a entraîné des modifications théoriques ayant ouvert de nouvelles perspectives de réflexion concernant le lien symbolique et social. Et, aujourd'hui plus que jamais l'approche du symptôme proposée par la psychanalyse freudienne et lacanienne permet de se démarquer du discours commun de ce siècle

¹ Marie P., *Psychanalyse et psychothérapie : quelles différences ?*, Paris, Aubier, 2004, 235 p.

² Lebrun J.-P., *Un monde sans limite. Essai pour une clinique psychanalytique du lien social*, Toulouse, Érès, coll. « Psychanalyse », 1997, 248 p.

Lebrun J.-P., *Les désarrois nouveaux du sujet. Prolongements théorico-cliniques au Monde sans limite*, Toulouse, Érès, coll. « Point Hors Ligne », 2001, 348 p.

Melman C., Lebrun J.-P., *L'homme sans gravité. Jouir à tout prix*, Paris, Denoël, coll. « Folio Essais », 2002, 264 p.

Porge É., *Transmettre la clinique psychanalytique. Freud, Lacan aujourd'hui*, Toulouse, Érès, coll. « Point Hors Ligne », 2005, 210 p.

³ « Tout d'abord, repérons quelques antécédents étymologiques, signalant que le mot "symptôme" vient du grec *sumptoma* et du latin *sumptoma* venant du verbe *pipto*, *pipto*. La particule *sun*, *sun*, signifie "avec" tandis que la particule *pipto*, *pipto*, signifie "tomber", "succomber" ou encore "mourir", "faire une faute". La succession signifiante est la suivante : tomber, succomber, mourir, faire une faute ou une erreur. La signification de *sumptoma*, *sumptoma*, est l'affaissement ou plus précisément ce qui tombe en même temps, ce qui nous arrive, une coïncidence, ce qui nous tombe dessus, par exemple une rencontre. Nous retrouvons cette connotation de malheur, de quelque chose survenant de façon inopinée et imprévisible. Événement heureux ou malheureux, nous touchons alors à la dimension de *ptoma*, *ptoma*,

dont la connotation est la chute, le fruit qui tombe de l'arbre. Autrement dit, c'est aussi ce qui pourrit au pied de l'arbre, le déchet, le corps mort, le cadavre. En latin, *pipto* est traduit par *cado* qui dans ses déclinaisons appelle au cas, à l'accident, à trancher et à massacrer. Nous retrouvons ce qui nous tombe dessus et cela désigne bien un événement malheureux. Voici donc la tonalité signifiante marquant l'origine du terme "symptôme". N'est-ce pas avec cette tonalité-là que nous avons affaire quotidiennement dans la clinique du sujet ? » Berger F. F., *Symptôme de l'enfant / Enfant symptôme*, op. cit., p. 27-28.

Bailly A., *Dictionnaire Grec-Français, Le Grand Bailly (1963)*, Paris, Hachette, 26^e édition, 2000.

Gaffiot F., *Dictionnaire Latin-Français*, Paris, Hachette, 1934.

et de ses versions de discours du maître. Même s'il fait souffrir, le symptôme n'est pas toujours un échec, il est une première manifestation de la vérité dans la vie du sujet. Vérité liée au symptôme et à la jouissance paradoxale qu'il procure et dévoile ce que le sujet possède de plus particulier, qu'il soit enfant, adolescent ou adulte.

Dans un deuxième temps, je développe la problématique du symptôme de l'enfant qui n'est pas sans lien avec la constellation familiale et ses effets sur le sujet de l'inconscient. Pour cela, je construis mon approche à partir d'un certain nombre de références théoriques et cliniques essentielles concernant l'enfant et la psychanalyse, le corps et le langage, l'Autre et la relation d'objet, la famille et le sujet, le symptôme et la vérité ; avant d'approcher, le « symptôme de l'enfant » et l'« enfant symptôme » à partir de quelques fragments cliniques issus de ma pratique dans des institutions vietnamiennes avec des équipes soignantes, des interprètes, des familles et des enfants. Parmi eux il y a Viêt : l'enfant du tonnerre¹, Chung² : l'enfant du silence, Cao Minh³ : l'enfant « surdoué », Dan et Dao : les jumeaux.

Afin de faire un tour du côté de la clinique, je vais donc vous parler de ces deux enfants. Dan est un garçon, son prénom signifie « tigre ». Dao est une fille, son prénom signifie « fleur de pêcher ». Dan et Dao sont « âgés de six ans et demi [ils ont] une apparence physique toute en contrastes. Dan est aussi grand et costaud que Dao est petite et fluette. Dan est très expansif tandis que Dao est calme et réservée. Ils font leur entrée dans la salle de consultations accompagnés de leur mère et de leur tante, la

petite sœur de la mère. Entrée fracassante pour Dan qui envahit l'espace en un clin d'œil en grimpant sur la table puis les chaises. Entrée toute en douceur pour Dao qui nous regarde, intriguée, puis s'installe tranquillement près de moi sur une petite chaise et commence spontanément à dessiner tandis que sa mère parle... et que son frère s'agite. La mère est venue consulter car depuis quelque temps, elle est très préoccupée par les résultats scolaires de ses enfants et les commentaires de l'institutrice [qui dit que] : « Dan est impossible [qu'] il ne tient pas en place [...], [qu']il prend toute la place [...], ce qui rend les apprentissages scolaires et les relations avec ses camarades très difficiles. Dao [quant à elle] est gentille, trop gentille même, elle semble apprendre mais elle a du mal à prendre la parole, à s'exprimer quand [elle] l'interroge, [elle a parfois] [...] l'impression qu'elle n'est pas là, qu'elle est ailleurs, qu'elle rêve, [de plus] elle s'isole beaucoup et a peu de relations avec les autres. » La mère retrace sa grossesse et la naissance de ses deux enfants qui ont fait la joie des deux familles. Elle a décidé de vivre dans sa famille et pas dans celle de son époux comme c'est la coutume au Vietnam. Elle souligne que depuis que son mari est parti à l'étranger pour travailler, juste après la naissance des enfants, ils reçoivent de ses nouvelles seulement de temps en temps et il leur rend visite une fois par an, pour les fêtes du Têt, le nouvel an vietnamien. Pendant qu'elle parle, Dan s'est lancé dans une nouvelle activité frénétique qui semble représenter une bagarre entre différents personnages. Il les mime et imite les bruits qu'ils font avec leurs armes... Des onomatopées de toutes sortes fusent et il ne s'arrête que lorsqu'il est littéralement épuisé. Il rejoint alors le giron maternel et s'y blottit comme enfin calmé. Sa mère nous dit alors qu'il est extraordinaire et qu'il s'agit de personnages de dessins animés japonais. [...]: « Il connaît les horaires des programmes de télévision par cœur et il est

¹ Les premiers éléments de ce cas clinique ont été publiés dans Berger F. F., Lemouzy-Sauret B., Sauret M.-J., « Clinique du sujet et du lien social contemporain », *Cliniques méditerranéennes*, 2008/2, n° 78, pp. 83-98.

² En vietnamien « Chung » signifie « carillon », « cloche ».

³ Cao Minh signifie « grande intelligence ».

capable d'imiter à la perfection ses héros favoris : le Manga Dragon Ball¹ et les autres Mangas : Sangoku, Bulma, Yamcha, Krilin et les autres." Elle est toute à son plaisir de nous raconter cela et prête très peu d'attention à ce que fait sa fille. Elle semble subjuguée par le spectacle que nous a offert son fils puis nous dit qu'il a parlé très tôt grâce à la télévision. Il connaît les noms de tous les héros des dessins animés et lorsqu'il les voit sur des albums, c'est pareil, il dit leurs noms et les imite à grand renfort de bruits, de cris et de gestes... "Puisqu'il les reconnaît [dit-elle], il sait lire". Puis, elle [...] remarque qu'il ne lui parle pas vraiment, qu'elle doit toujours deviner ce qu'il veut mais que tout de même, elle le comprend très bien. [...] "Il n'y a peut-être pas de problèmes!". Mais elle rajoute [...] que "tout a commencé à aller mal quand il est allé à l'école pour la première fois, cette année, personne ne le comprenait et il ne progressait pas... » C'est pour cela qu'elle a décidé de venir nous voir, [car] elle aimerait bien "comprendre ce qui se passe avec [lui] [...]". Pendant tout ce temps, Dao dessine [...] absorbée par sa réalisation picturale. Elle représente des personnages, des filles et des garçons qui jouent ensemble. Elle ne prête que très peu d'attention à son frère et lorsqu'il vient [...] la taquiner, elle rit et lui dit "Laisse-moi Dan, va donc jouer!". Puis, pendant que sa mère sort précipitamment à la suite de son frère parti subitement dans les couloirs de l'hôpital, Dao nous parle de son dessin : "Ce sont des garçons et des filles qui jouent. Ils sont à l'école dans la cours de récréation. L'école c'est dur mais j'aime bien,

¹ *Dragon Ball* est un Manga dessiné par Akira Toriyama, créé en 1984, son aventure s'étale sur de nombreux volumes. Toriyama A., *Dragon Ball*, Weekly Shōnen Jump, Tokyo, Shūeisha, 3 décembre 1984 – 5 juin 1995.

Le Studio Toei en a fait une adaptation animée sous le nom de *Dragon Ball*, *Dragon Ball Z*. et *Dragon Ball GT*., ainsi que de nombreux films. *Dragon Ball* est l'un des Mangas le plus connu et les plus apprécié des années 1990, il est considéré comme le plus célèbre en Asie et ailleurs.

j'ai un peu peur parfois, je les regarde, ils sont différents de mon frère." Puis, elle reprend une feuille et dessine [...] une maison et six personnages et nous dit en souriant : « Voilà ma mère, ma petite tante, mon frère, mon grand-père, ma grand-mère et moi. C'est ma famille, ce n'est pas facile ! » Un bon moment après, de retour avec son fils fermement tenu par la main, la mère interrompt ce moment privilégié de notre rencontre avec Dao en disant : "Il est bien tard, il me faut partir parce que Dan a faim." Nous lui proposons [...] de revenir la semaine suivante [...] [et que] ses enfants seront reçus séparément par des psychologues cliniciens². »

La mère reviendra effectivement avec eux et le travail de thérapie aura lieu régulièrement pour l'un et pour l'autre, avec une prise en compte différente de leurs singularités et la perspective de nouvelles possibilités d'évolution au sein de la famille et de la société.

Lors des entretiens préliminaires avec la famille et l'enfant se formalise ce moment où chacun arrive avec une souffrance qui est souvent très différente. Souffrance qui se donne à voir et à entendre dans cet espace transférentiel privilégié permettant la rencontre entre un sujet et un analyste, dans cette mise en jeu à chaque fois inédite du corps et de la parole, dans cette façon radicalement différente d'accueillir et d'entendre un enfant, d'être le partenaire de sa souffrance tout en la recevant et se constituer ainsi en lieu d'adresse afin qu'il puisse en dire quelque chose... et ouvrir la possibilité d'une analyse. Ce n'est pas toujours le cas mais quand cela arrive l'enfant peut emprunter à sa manière les chemins du langage, de la parole et du désir. Et pour l'analyste, il s'agit alors d'accueillir la parole de l'enfant et de la porter tel un

² Berger F. F., *Symptôme de l'enfant / Enfant symptôme*, *op. cit.*, p. 108-112.

interprète¹, tel un passeur afin de la faire traverser d'une rive à l'autre, depuis sa dimension consciente vers sa dimension inconsciente, dans ce mouvement d'anticipation et d'après-coup qui caractérise sa pratique. Une analyse permet peu à peu d'explorer la dialectique à l'œuvre entre l'enfant, le symptôme et la vérité. Elle permet aussi de repérer comment le « symptôme de l'enfant » ou l'« enfant symptôme » présentifient la souffrance du sujet et comment l'Autre n'apparaît pas seulement comme discours mais aussi comme jouissance. Le texte de Lacan, *Deux notes sur l'enfant*² ouvre la réflexion : d'une part, sur le lien entre le symptôme de l'enfant et la vérité ; d'autre part, sur la différence entre l'identification de l'enfant au symptôme et l'identification de l'enfant à l'objet. En effet, dans le cas de la névrose, l'enfant représente la vérité du couple familial et occupe la position de symptôme, alors que dans le cas de la psychose ou de la perversion, l'enfant réalise la vérité de l'objet *a* du fantasme de la mère et occupe la position de l'objet qui révèle ou réalise cette vérité.

Donner la parole au sujet, c'est ce que j'essaie de faire, comme tant d'autres analystes, dans cette écoute du symptôme présenté par chaque enfant afin d'entendre ce qui se joue pour celui qui a fait le choix de la parole comme c'est le cas de l'enfant névrosé ou pour celui qui reste en dehors ou au seuil de la parole, comme c'est le cas de l'enfant psychotique ou autiste. En effet, le symptôme est une parole dont la pertinence

ou l'impertinence³ vient comme un message que le sujet nous apporte à la manière d'une énigme. Le symptôme se manifeste à un moment précis et opportun et, malgré son caractère souffrant, tout en voilant quelque chose, il entrouvre pour chaque sujet des perspectives d'historisation inédites. Et, comme le dit si justement Lacan : « L'analysant (si l'analyse, ça fonctionne, ça avance) en vient à parler d'une façon de plus en plus centrée, centrée sur quelque chose qui depuis toujours s'oppose à la *polis* (au sens de cité), c'est savoir sur sa famille particulière. L'inertie qui fait qu'un sujet ne parle que de papa et maman est quand même une curieuse affaire. À dire n'importe quoi, il est curieux que cette pente se suive, que ça fasse, ça finisse par faire comme l'eau, par faire rivière, rivière de retour à ce par quoi on tient à sa famille, c'est-à-dire par l'enfance. On peut dire que là s'explique le fait que l'analyste n'intervient que d'une vérité particulière, parce qu'un enfant n'est pas un enfant abstrait. Il a eu une histoire et une histoire qui se spécifie de cette particularité : ce n'est pas la même chose d'avoir eu sa maman et pas la maman du voisin, de même pour le papa⁴. »

³ Dans le sens de sa non-conformité aux règles du langage et de la bienséance, d'une réponse impertinente de l'enfant, d'une objection au savoir.

⁴ Lacan J., « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », Columbia University Auditorium School of International Affairs, (01/12/1975), *Scilicet*, 1975, n° 6/7, p. 44-45.

« Ce n'est pas du tout ce qu'on croit, un papa. Ce n'est pas du tout forcément celui qui, à une femme, a fait cet enfant-là. Dans beaucoup de cas, il n'y a aucune garantie, étant donné que la femme, après tout, il peut lui arriver bien des choses, surtout si elle traîne un peu. C'est pour ça que papa, ce n'est pas du tout, forcément, celui qui est – c'est le cas de le dire – le père au sens réel, au sens de l'animalité. Le père, c'est une fonction qui se réfère au réel, et ce n'est pas forcément le vrai du réel. Ça n'empêche pas que le réel du père, c'est absolument fondamental dans l'analyse. Le mode d'existence du père tient au réel. C'est le seul cas où le réel est plus fort que le vrai. Disons que le réel, lui aussi, peut être mythique. Il n'empêche que, pour la structure, c'est aussi important que tout dire vrai. Dans cette direction est

¹ Dans le travail clinique avec un interprète – comme ça a été parfois le cas au Vietnam avec des interprètes qui étaient aussi des cliniciens, psychologues ou psychiatres – je soutiens que l'interprète est situé à cette place si subtile de passeur des paroles et des mots (maux) de l'enfant et de sa famille ; et qu'il a comme l'analyste avec lequel il travaille une fonction de passeur.

² Lacan J., « Deux notes sur l'enfant » (1969), *Ornicar ?*, 1986, n° 37, avril-juin 1986, pp. 13-14.

Alors, nous pouvons voir comment le symptôme de l'enfant réside précisément dans sa pertinence ou son impertinence car il apparaît justement à un moment précis comme l'élément, le point d'achoppement, la ligne de faille (pour reprendre au singulier le titre d'un ouvrage de Nancy Huston¹) qui suscite le questionnement de la famille, de l'enfant et de l'analyste. C'est ce qui peut permettre d'ouvrir la voie du savoir inconscient comme j'ai pu le voir à l'œuvre lors de certaines analyses avec des enfants. Ce savoir est situé à l'articulation du sujet et de l'Autre, parfois d'un impossible à dire qui concerne la constellation familiale et son histoire, au-delà même des relations entre le père et la mère. Et, dans le travail d'énonciation permis par l'analyse, à travers les dessins, les jeux et les rêves, l'enfant peut s'éprouver dans sa propre parole et éclairer le symptôme sous un jour nouveau. Le symptôme apparaît alors comme la réponse particulière de l'enfant par rapport à ce qui ne marche pas dans le réel.

Tous ces éléments m'amènent à pointer l'inconscient comme une structure, celle du sujet mais aussi celle du symptôme et de l'expérience analytique. Aussi, prendre la souffrance du symptôme sous l'angle de la cause revient à faire de lui un signe, par contre, le reconnaître comme quelque chose d'imposé par un savoir que le sujet ignore, c'est reconnaître son versant réel. De plus, la jouissance du symptôme est quelque chose qui résiste et, paradoxalement souffrir s'impose au sujet, car dans le même temps une satisfaction est présente. Le symptôme est une tentative de solution plus qu'un problème, il exerce une fonction de restitution de la réalité, il est parfois une

le réel. C'est fort inquiétant. C'est fort inquiétant qu'il y ait un réel qui soit mythique, et c'est bien pour ça que Freud a maintenu si fortement dans sa doctrine la fonction du père. » *Ibid.*

¹ Huston N., *Lignes de faille*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 2007.

suppléance ou une satisfaction substitutive². Il n'est pas non plus une erreur ou un échec dans le fonctionnement du sujet et du monde comme le soutient une certaine clinique contemporaine pensée depuis le discours du maître et des psychothérapies qui se sont mises à son service. Face au réel du symptôme et à la jouissance qui le soutient, le discours du maître ne se fait-il pas chaque fois plus sourd et plus violent dans cet acharnement à éradiquer le symptôme ?

C'est ce que révèle le cas de Viêt un petit garçon psychotique de 11 ans qui avait été soumis à un « programme de désensibilisation » issu des Thérapies Comportementales et Cognitives (TCC)³ parce qu'il avait une « peur panique du tonnerre ». A aucun moment n'étaient pris en compte, la dimension du symptôme, l'histoire de l'enfant et celle de sa famille qui comme beaucoup d'autres avait été marquée par la guerre et ses effets intergénérationnels. Je vous invite à découvrir ce cas clinique car il dévoile comment les traitements modernes du symptôme font subir au sujet toute sorte de violences et d'objectivations, empêchant là son appropriation de l'histoire à laquelle il participe. Que soit en France, au Vietnam ou dans d'autres pays, comme le soulignent Roland Gori et Marie-José del Volgo cette

² Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse (1926)*, Paris, PUF, 6^e édition, 1978, p. 7.

³ Les TCC ne sont pas de nouvelles psychothérapies, elles existent depuis Burrhus-Frederic Skinner et Ivan Pavlov. Elles orientent leur action selon trois points : les causes actuelles du comportement, le changement durable qui est le critère majeur de leur évaluation, et la reproductibilité des traitements par n'importe quel thérapeute auprès de n'importe quel patient pourvu qu'il manifeste le trouble identifiable de façon objective.

Au sujet de la thérapie comportementale voir la virulente et si actuelle « Lettre » de juin 1969 adressée par Winnicott au rédacteur de la revue *Child Care News*, dans Winnicott D-W., *Psycho-Analytic Explorations (1969)*, London, Kamac, 1989, p. 125-128.

« médicalisation de l'existence¹ » n'est pas sans effets sur les plus démunis. Et, comme l'écrit si justement Hannah Arendt dès 1958 : « Ce qu'il y a de fâcheux dans les théories modernes du comportement, ce n'est pas qu'elles sont fausses, c'est qu'elles peuvent devenir vraies, c'est qu'elles sont, en fait, la meilleure mise en concepts possible de certaines tendances évidentes de la société moderne². » D'ailleurs, en 1969, dans une critique virulente Winnicott dit que « La thérapie comportementale est une porte de sortie commode. Il faut juste s'accorder sur les principes moraux. Quand on suce son pouce, on est méchant ; quand on mouille son lit, on est méchant ; quand on met du désordre, quand on vole, qu'on casse un carreau, on est méchant. C'est méchant de mettre les parents au défi, de critiquer les règlements de l'école, de voir les défauts des cursus universitaires, de haïr la perspective d'une vie qui tourne comme une courroie de transmission. C'est méchant de rechigner devant une vie réglée par des ordinateurs. Chacun est libre d'établir sa propre liste de "bon" et "méchant" ou "mauvais" ; et une volée de comportementalistes partageant plus ou moins des systèmes moraux identiques est libre de se rassembler et de mettre en place des cures de symptômes³. » De mon côté, depuis de nombreuses années, mes rencontres avec les enfants, les familles et les adultes réactualisent sans cesse mes questionnements sur l'articulation de la théorie et de la pratique analytique. Je vous en livre quelques uns que l'on pourra reprendre dans le débat qui va suivre :

¹ Gori R., Del Volgo M.-J., *La santé totalitaire. Essai sur la médicalisation de l'existence*, Paris, Denoël, 2004.

Gori R. Del Volgo M.-J., *Les exilés de l'intime. Médecine et psychiatrie au service du nouvel ordre économique*, Paris, Denoël, 2008.

² Arendt H., *Condition de l'homme moderne (1958)*, Paris, Calmann-Lévy, 1961, p. 400-401.

³ Winnicott D.-W., « La Thérapie Comportementale », Lettre de juin 1969 adressée par D.-W. Winnicott, au rédacteur de Child Care News », in *Psycho-Analytic Explorations*, Londres, Kamac, 1989, p. 125-128

Qu'en est-il de la légitimité, de la validité, de la place de la psychanalyse avec les enfants, en particulier avec les tout petits, ceux qui ne parlent pas encore ?

Y a-t-il chez l'enfant un nouage névrotique particulier ou en devenir ?

Y a-t-il chez l'enfant un nouage psychotique ou autistique déjà installé ou en passe de le devenir ?

Si nous partons de l'idée que le symptôme signe la structure du sujet et que pour un enfant le processus de structuration du moi est en cours, nous pouvons nous demander à partir de quel moment un enfant présente une structure névrotique, psychotique ou autistique ?

Ce travail de recherche sur le symptôme de l'enfant et l'enfant symptôme n'est certes pas terminé, il y a encore d'autres pistes à découvrir et parcourir, d'autres familles et d'autres enfants qui continuent à m'enseigner ce qu'il en est pour eux⁴. Pour l'heure, je voudrais rappeler qu'en 1975, lors de ses *Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines*, Lacan affirme que « Le symptôme, c'est ce que beaucoup de personnes ont de plus réel ; pour certaines personnes on pourrait dire : le symbolique, l'imaginaire et le symptôme⁵. » Qu'il entrelace dans ce nœud borroméen qui caractérise chaque sujet, un par un. Les dernières productions théoriques concernant le symptôme soulignent que dans la clinique il ne s'agit pas de résoudre à n'importe quel prix un conflit, mais d'obtenir un nouvel arrangement du sujet avec sa jouissance.

⁴ « Aux lecteurs n'ayant pas eux-mêmes pratiqué l'analyse, je ne puis que donner le conseil de ne pas tout vouloir comprendre sur-le-champ, mais d'accorder une sorte d'attention impartiale à tout ce qui se présente et d'attendre la suite. » Freud S., (1909). « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans, (Le petit Hans) », dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 20^e édition, 1997, p. 137.

⁵ Lacan J., « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », Yale University, Law School Auditorium, (25/11/1975), *Silicet*, 1975, n° 6/7, p. 41.

Lacan souligne également que « Le symptôme, c'est la note propre de la dimension humaine¹. » C'est donc notre note singulière, celle qui nous permet d'écrire et de jouer notre partition dans le lien social contemporain. Et, lorsque Lacan parle de la nécessité de représenter le nouage du Symbolique, du Réel et de l'Imaginaire avec la structure même du symptôme, il souligne que c'est le quatrième terme de ce nouage borroméen qui assure la solidité du lien². Dans cette perspective, il n'est question ni de réduire le symptôme au silence, ni de le faire disparaître car sa fonction est structurante pour le sujet. Le symptôme c'est l'être du sujet, ce qu'il a de plus particulier, sa manière d'être au monde, son style à nul autre pareil, sa signature originale. Dans le meilleurs des cas, une analyse peut permettre au sujet de s'inscrire grâce à son symptôme dans un nouveau type de discours, dans ce mouvement qui permet d'inventer un nouveau lien social où il peut loger sa singularité, son symptôme et le réel qui le caractérise, dans l'habitat langagier qui est le sien.

Enfin, approchant le moment d'ouvrir le débat avec Marie-Jean Sauret et vous tous qui êtes venus aujourd'hui, je ne résiste pas au plaisir de vous lire ces quelques vers que Freud emprunte à une traduction du second *Makame*³ par le poète orientaliste Friedrich Rückert pour conclure son texte *Au-delà du principe de plaisir*⁴. Lucien Israël⁵ en souligne

d'ailleurs la singulière élection : celle du poète qui précède toujours l'analyste, celle de la langue et de son pouvoir de communiquer la joie afin de faire naître, bien au-delà des mots écrits, des idées et des sens nouveaux ; ceux qui caractérisent aussi l'expérience analytique à travers l'association libre lorsqu'elle prend le chemin de la parole, du dessin, du jeu ou du rêve.

*Ce qu'on ne peut obtenir d'un coup d'aile,
Il faut l'atteindre en boitillant :
L'écriture dit que boiter n'est pas péché.*

¹ Lacan J., « Conférences dans les universités nord-américaines », Massachusetts Institute of Technology, (02/12/1975), *Scilicet*, 1975, n° 6/7, p. 56.

² « C'est bien pour ça qu'il doit y avoir un quatrième terme. Symptôme et inconscient : vis sans fin, ronde. Et on n'arrive jamais à ce que tout soit défoulé. *Urverdrangung* : il y a un trou. C'est parce qu'il y a un nœud et quelque réel qui reste là dans le trou. » *Ibid.*, p. 59.

³ Qāsim (al) A-M Ibn Hariri (al), Rückert F., *Die Verwandlungen des Abu Seid von Serug, oder die Makamen*, in freier Nachbildung von Friedrich Rückert, 2. Aufl., Stuttgart (usw.), Cotta, 1837.

⁴ Freud S., « Au-delà du principe du plaisir » (1920), dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 13-20.

⁵ *Was man nicht erfliegen, muss man erhincken*

Die Schrift sagt: Es ist Sünde zu bincken.

Lucien Israël complète les vers cités par Freud et les commente dans son ouvrage : Israël L., *Boiter n'est pas pécher*, Paris, Denoël, coll. « L'espace analytique », 1989, p. 7-9.

Débat

Frédérique F.B : Voilà nous allons pouvoir boitiller ensemble.

Jean-Claude Vidal : Merci beaucoup pour cette présentation qui pose un certain nombre de questions. Marie-Jean, en résonance, peut déjà en faire avancer quelques unes.

Marie-Jean Sauret : Je boite pour manger, je boite pour boire, je boite pour parler... Merci Frédérique de cette invitation, merci Jean-Claude de ta présentation. A dire vrai on pourrait commencer à discuter tout de suite, j'ai simplement, pour ce qui me concerne, essayé de situer le champ des questions que je me pose.

La première tourne autour de la question de l'enfant. Parce que l'enfant ça touche quand même à un problème anthropologique majeur. L'enfant, avant même les questions cliniques, pour la génération qui l'a fabriqué, ça pose le problème de l'accueil de l'altérité, c'est un réel qui surgit. On a beau, avant qu'il naisse, dire : il aura le nez pépé ou les qualités de mémé ou...

FFB : Ou surtout pas...

MJS : Je ne vais pas trop en parler là, parce que bon, je vais quand même me surveiller, parce que moi j'ai quand même gardé mes qualités, je veux dire... Il y a des questions de l'accueil de l'altérité, c'est-à-dire comment on fait pour accueillir un autre réel dans notre communauté qui doit inventer les solutions pour vivre avec nous. C'est le même problème que l'accueil des migrants pour dire les choses de façon carrée. C'est aussi un problème anthropologique parce qu'il revient à ceux qui vont avoir la charge de cet enfant, de lui transmettre les conditions nécessaires à sa réalisation comme sujet, pour qu'il puisse prendre sa place dans le même monde que nous. Et

puis c'est un problème anthropologique parce qu'il dépend de la réussite de cette entreprise que le processus même d'humanisation se pérennise. C'est-à-dire la thèse de Freud, c'est qu'on n'est pas des humains parce qu'on a des parents humains, on est des humains parce que chacun reprend à son niveau le processus par lequel l'humanisé s'est humanisé. Si ça foire, imaginez au niveau d'une génération, la pérennité de notre espèce n'est pas assurée et dieu sait aujourd'hui qu'on la voit menacée par bien d'autres choses. Alors ces éléments nécessaires, on les connaît, Frédérique en a fait l'inventaire depuis le langage, le lignage, l'inscription dans les générations où on sait que la fonction paternelle, l'Œdipe disons, la castration, le fantasme, et toi tu insistes tout particulièrement sur la solution adoptée par le sujet, que Freud a repéré sous ce terme de « symptôme ». Bien sûr on met souvent l'accent sur la dimension pathologique du symptôme, mais c'est peut-être Lacan qui nous a poussé dans ce sens-là. Mais c'est déjà présent chez Freud, il y a la dimension de solution sur laquelle tu as insisté. Autrefois, c'est-à-dire dans la nuit des temps, ces éléments nécessaires au processus par lesquels le sujet se fabrique étaient portés par les mythes, par les traditions, par les ontologies qu'on se donnait. Il faut bien dire que depuis, la science moderne est venue disqualifier tout ça et le sujet s'est fabriqué une religion privée, c'est la névrose. Alors là, je trouve que ton travail, il faut bien dire que je suis un peu contaminé par ta thèse de doctorat qui posait la question peut-être plus clairement, on pourrait profiter du fait que tu aies rencontré des petits américains, des petits togolais, des petits boliviens – et des grands aussi je sais –, mais bon des vietnamiens, des montpellierains, pour essayer de profiter de tirer quelques remarques sur l'impact de ces diversités qui sont peut-être moins culturelles que de différents états du lien social. C'est une première remarque.

Il y en a une deuxième remarque que je me fais toujours sur l'enfant : « Qu'est-ce qu'un enfant ? » et c'est vrai que ton travail nous oblige à enregistrer qu'entre Freud et nous, il y a un gros changement parce que le Petit Hans¹ mis à part, l'enfant de Freud, c'est l'enfant dont on parle en analyse, c'est l'enfant dont l'analysant explique qu'il était l'objet de la jouissance de l'Autre dont il a plus ou moins à se débarrasser, etc. On pourrait dire que l'enfant de Freud, ça n'est pas le sujet, il est plutôt côté de l'objet. Or l'enfant de la clinique, c'est un enfant qu'on reçoit, on pourrait presque dire comme lieu d'un sujet, c'est-à-dire comme quelqu'un qui est dans ce moment logique où, paradoxalement, il va se fabriquer une enfance, quand il aura quittée. Il y a un côté un peu paradoxal de cet enfant moderne et tu nous focalises sur ce plan-là, donc là je ne sais pas si tu as quelque chose à dire sur ce point, ça pourrait être ma deuxième remarque.

Alors, ma troisième remarque porte sur le psychanalyste et la direction du traitement puisque à partir de là, l'enfant que tu reçois, que reçoit le psychanalyste, c'est un enfant qui est disons, entravé sur la voie de sa réalisation comme sujet, mais ça veut dire entravé dans les solutions qu'il doit trouver pour habiter le monde. Bon, c'est un peu plus précis que ça, il y a d'autres choses à faire pour se doter d'un symptôme. Alors entravé : il y a celui qui ne consent pas au langage, tu as fait allusion au titre de l'ouvrage de Rey-Flaud *L'enfant qui s'est arrêté au seuil du langage*², qui est un autre montpellierain, mais ça peut être parce qu'il récuse la fonction paternelle, dans le cas de la névrose, etc., et pas parce qu'il récuse le langage. On le voit avec Dan qui, finalement – c'est déjà une contribution à la journée du

21 novembre³ –, a appris à parler grâce aux Mangas mais enfin, ceci dit, pour habiter le monde, les Mangas c'est un peu compliqué ; soit qu'il dénie la castration, c'est encore une autre possibilité d'être entravé ; soit qu'il reste pris dans la jouissance de l'Autre. Enfin on pourrait énumérer des tas de modalités, je crois que Lacan dit « suborné » au fantasme de l'Autre et pas « subordonné », ce que tu as rappelé tout à l'heure avec ses notes à Jenny Aubry, enfin la « Note sur l'enfant »⁴ comme elle est appelée maintenant dans *Autres écrits*. Je crois que sur tous ces points classiques de la direction du traitement, soit de façon directe soit de façon indirecte, ton livre nous éclaire et nous donne une idée de la direction du traitement. Ma question ici aurait été de te demander si, dans l'après-coup de ton expérience, il y a quelque chose qui te paraît aujourd'hui marquer de façon particulière la psychanalyse avec les enfants. Et, si je peux encore rajouter trois ou quatre mots... Je vais encore rajouter quelques questions : une sur la famille, évidemment là c'est très intéressant ce voyage que tu nous fais faire à travers tes écrits, on ne sait pas grand chose des familles dont tu nous parles, mais ce qui est amené est utile pour la direction clinique. Nous, aujourd'hui, on est pris dans des débats, oh je vais le dire comme ça, laissez moi aller jusqu'au bout de la phrase avant de m'étriper, mais peu importe que la famille soit parentale, monoparentale, hétéro parentale, homosexuelle, homoparentale, je ne sais pas ce qu'il faut dire, elle peut être tout ce que vous voulez, adoptante, etc., je pense même qu'il y aura d'autres formules de la famille. Moi personnellement, c'est là où je dis, ne m'étripez pas tout de suite, ça ne me tracasse

¹ Freud S., « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans, (Le petit Hans) » (1909), dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 20^e édition, 1997, p. 93-198.

² Rey-Flaud H., *L'enfant qui s'est arrêté au seuil du langage. Comprendre l'autisme*, Paris, Aubier, 2008.

³ Bazilier-Richardot D., Berger F. F., Berges-Bounes M., Forget J.-M., Guiter B., Odde R., Royo L., Soual F., Vidal J.-C., Vidaud T., *L'enfant dans la capture d'écran...*, Journée d'études, Association Lacanienne Internationale – Languedoc-Roussillon, Montpellier (21/11/2015).

⁴ Lacan J., « Note sur l'enfant » (1969), dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 273-274.

pas, si et seulement si, on peut vérifier que les éléments nécessaires à ce que l'enfant de cette famille puisse lui-même habiter le monde, que ces éléments lui soient transmis. Donc là, c'est la question pour moi à 1000 Fr, enfin à 1000 Fr, parce que moi aussi, je me laisse contaminer par le discours capitaliste, pas seulement par France Inter, c'est les 1000 € maintenant, oui on est en euros, il y a plein de repas de famille qui ont été scandés par Lucien Jeunesse et le jeu des 1000 Fr. Donc si la famille transmet ces éléments, ça veut dire quoi ? Ça veut dire qu'on va pouvoir vérifier que l'enfant est capable de s'émanciper de cette famille, parce que c'est quand même ça le grand pas pour la société, c'est que l'enfant quitte sa famille. Je vais revenir là dessus parce qu'il y a une question de fond qui se pose là et, d'autre part, non seulement qu'il quitte la famille mais qu'il la quitte en concluant sur sa position sexuée et sur ses engagements, sur la façon dont il va nouer, non pas le réel qu'il est, parce qu'au fond ou pourrait dire que c'est ça le symptôme, mais la façon dont il va nouer le type de symbolique qui l'habite, l'imaginaire qui passe par là qui tient son corps, etc., par le symptôme ; parce que j'aime bien cette formule « pour certains sujets on devrait pouvoir dire l'imaginaire, le symbolique et le symptôme ». Simplement, il dit pour certains, ce qui veut dire que pour d'autres on ne peut pas. Alors comment on fait, ici la question, est que Lacan considère, c'est une chose qu'il dit à Maud Mannoni et rajoute à son commentaire sur la journée sur les psychoses¹, je crois que ça se comprend mieux aujourd'hui ou dans la suite des travaux de Jean-Pierre Lebrun et de quelques autres..., on peut suspecter que nous avons affaire à des enfants qui se sont fabriqués

¹ Lacan J., « Allocution sur les psychoses de l'enfant », (22.10.1967), paru sous le titre « Discours de clôture des Journées sur les psychoses de l'enfant », *Recherches*, numéro spécial « Enfance aliénée », (12.1968), II, pp. 143-152 ; dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 361-371.

dans un discours, on pourrait dire qui discrédite les solutions par la névrose, c'est-à-dire que la fonction paternelle quand même est sacrément mise à mal. Et, Lacan faisait remarquer que dans ce contexte-là où les parents ne sont plus des parents mais des éducateurs, ce ne sont plus des grandes personnes mais des copains, c'est tout ce qu'on veut... On voit des enfants se fabriquer avec cette génération de parents et c'est une génération d'« enfance généralisée », c'est une formule qu'il emprunte à Malraux et à ce débat-là, je crois. Ma question c'est : est-ce que le fait que, enfin c'est sûr qu'au Vietnam on a affaire à une société où le discours du maître existe encore, chez nous c'est un vrai problème, je ne sais pas si sur ce point-là, tu peux rebondir. Après, ça voudrait dire qu'il a des questions qui pourraient porter sur le lien social contemporain, le lien social qui subordonne tout, là où Freud dit que le droit remplace la force animale et la pulsion va toujours obliger la société à des inventions civilisationnelles pour traiter la perversion inhérente à chacun, on est rentré dans une société où le calcul remplace le droit, la formule qui en rend le mieux c'est de dire que « la politique est complètement subordonnée à l'économie ». Quand notre président a dit qu'il était « social libéral », je crois qu'il n'a pas bien calculé ce qu'il disait. Et c'est vrai que le calcul défait toutes les valeurs, défait les idéaux en même temps que le discours capitaliste promet de guérir du manque et au final disqualifie la solution par le symptôme si elle est hérité de l'Œdipe et de la castration chez le névrosé ; chez le psychotique on suppose qu'il y arrive par d'autres voies. Alors voilà à partir de là on est devant des sujets qui souffrent de cette situation et qui protestent, c'est là que le symptôme dans sa dimension pathologique surgit et qu'il faut extraire sa dimension de solution. C'est vrai que devant le symptôme on est toujours inquiet, est-ce qu'il s'agit d'une protestation au monde dans lequel le sujet est plongé ou est-ce qu'il s'agit d'une

modalité d'adaptation à ce monde ? On en discutait en venant avec Jean-Claude. Quand on voit la flopée de gamins et de moins gamins dont la vie, dont le rapport aux autres est médiatisé par l'image et par les appareils de toutes sortes qui finalement constituent quelquefois un horizon qui leur rend la vie viable, on peut se demander si ça va leur permettre d'aller vers l'autre ou c'est au contraire l'écran qui les arrête. Alors là évidemment ça appelle une pratique analytique ajustée à ce niveau de symptôme. Je ne sais pas si tu as une idée de comment ça se passe, bien qu'après tout avec Dan, tu nous donnes un exemple anticipé. Il y a une dernière remarque, c'est la question de la singularité parce que au fond l'ouvrage suit le symptôme et comment on peut en quelque sorte libérer sa fonction par le traitement y compris dans la psychose d'ailleurs. Mais la singularité, ce qu'on appelle la singularité dans la psychanalyse, ce n'est pas exactement comme le dit Cynthia Fleury qui vient de sortir un bouquin intitulé *Les irremplaçables*¹, nous serions chacun uniques, mais ça, ça va très bien avec la paranoïa de chacun de se penser exceptionnel et unique. D'ailleurs, on est tous remplaçables, c'est ça qu'elle critique Cynthia Fleury, elle critique ce fait que dans la société si vous êtes malades vous dégagez, on vous remplace... on seraient tous remplaçables. Mais ça fait l'impasse sur ce dont elle ne parle pas et qui est de la singularité, la singularité c'est ce qui fait que chacun est chacun. C'est-à-dire que chacun qui est assis-là, ne peut pas se distinguer radicalement de chacun qui est qui ici, ce qui fait de chacun de nous une exception. Voyez, l'humanité c'est une communauté d'exception. Le problème c'est que si on demande à quelqu'un, mais de quoi est fait ton exception, comment voulez-vous qu'il réponde à ça. La singularité est faite justement du réel que je suis parce que le langage est inapte à le saisir, la seule chose

¹ Fleury C., *Les irremplaçables*, Paris, Gallimard, 2015.

qui peut le toucher, c'est le symptôme. Pierre Bruno a une formule, il dit « seul le symptôme sait ». Voyez la visée de l'analyse c'est ça, c'est partir du symptôme dont on souffre, pour finalement s'accoucher comme objection au savoir, y compris à la psychanalyse d'ailleurs, dans le symptôme qu'on est en quelque sorte. Je me suis arrêté là-dessus, parce que j'ai eu un moment d'espoir la semaine dernière quand j'ai appris qu'Angus Deaton² avait reçu le prix Nobel d'économie. Alors pourquoi ? Parce que voilà un type qui s'intéresse, non pas à l'homme général qui est le modèle de tous les économistes, c'est-à-dire le consommateur, le gestionnaire, le manager, enfin il y a plein de noms. Il en fait une théorie générale sans aller regarder le bonhomme comment il fait. Or Angus Deaton, ce qui est assez remarquable, c'est qu'il a des échantillons, des cohortes de sujets concrets. Et, le problème, c'est qu'il les examine en fonction du principe économique selon lequel le monde dominé par l'économie est supposé marcher, c'est le principe d'utilité qui dans sa bouche devient aussi le principe de bonheur. Les économistes peuvent aussi calculer notre bonheur. Alors lui quand même c'est pour ça qu'il est moins c... que les autres, quand je disais ça, je pensais à un prof de Toulouse, Jean Tirole³ qui a reçu le prix l'an dernier, donc vous voyez ce n'est pas très vieux hein...

Bon c'est la façon dont le lien social traite la singularité et c'est dans ce monde-là que

² Angus Deaton, économiste américano-britannique, a reçu le prix Nobel d'économie le 12 octobre 2015. Selon le jury suédois il a reçu ce prix « pour son analyse de la consommation, de la pauvreté et du bien être ».

Cf : URL : [//www.lemonde.fr/prix-nobel/article/2015/10/12/le-prix-nobel-deconomie-decerne-au-britannique-angusdeaton_4787769_1772031.html](http://www.lemonde.fr/prix-nobel/article/2015/10/12/le-prix-nobel-deconomie-decerne-au-britannique-angusdeaton_4787769_1772031.html)

³ Jean Tirole, de l'université Toulouse 1 Capitole, a été primé l'an dernier pour son analyse de « la puissance du marché et de la régulation ».

nous vivons. Alors, ce qu'il fait pour terminer sa solution, c'est que pour lui tout est mesurable, alors il en arrive à des formules qui évidemment peuvent surprendre des économistes mais j'ai l'impression que l'homme de la rue connaît. Par exemple : « Il n'y a pas de lien entre le bonheur et l'argent », l'argent ne fait pas le bonheur, il y a un moment qu'on le sait. Mais là, il le prouve parce que individuellement des sujets le lui ont dit et donc il va faire un modèle, mais quand même dans lequel la singularité reste mesurable et possiblement incluse dans le savoir de la clinique. Si on se laisse suggestionner par là, alors il n'y a plus aucune place pour la singularité.

Donc l'enjeu de l'enfant, je reviens au point de départ, c'est vraiment ce problème anthropologique qui est en quelque sorte redoublé par l'état du lien social contemporain. C'est une des rares occasions qu'on a de pouvoir travailler à la restauration de la singularité comme telle. Bon à partir de là, j'avais énuméré des tas de questions, mais je peux m'arrêter là comme ça cela permet de relancer dans le débat. Et j'injecterai les autres après.

JCV : Bon, garde les questions pour la suite. Avant de donner la parole au public est-ce que tu souhaites répondre ?

FFB : Il y a beaucoup de choses et quand ça démarre on est pris dans un tourbillon de questions. Bon, ce qui me paraît essentiel c'est le point de départ, c'est la question, « Qu'est-ce qu'un enfant ? ». Finalement, c'est de cette question-là que chacun doit partir en tant qu'analyste, en tant qu'analysant et presque en tant qu'enfant. Ce sont des choses que j'ai pu dire dans mon premier livre alors : qu'est-ce qu'un enfant pour celui ou celle qui le veut, cet enfant-là ? A quelle place vient cet enfant ? Donc, la question anthropologique majeure que tu évoques est vraiment présente dans le monde contemporain et de façon encore plus forte. Bien sûr, pour faire lien avec les

questions que tu avais posées au sujet de ma pratique dans différents pays. Dans ces pays-là, je ne recevais pas que des personnes du pays, j'avais cette chance formidable de recevoir des personnes qui arrivaient de tous les autres pays aussi... Donc, j'écarte l'idée d'une pratique clinique juste centrée sur les sujets de ces pays-là en particulier.

MJS : Une clinique du migrant.

FFB : Voilà, c'est une clinique du migrant et de la migrante que je suis aussi puisque c'est quand même l'exil qui est venu marquer mon histoire. Donc, du coup ce qui est vraiment important, c'est cette question autour de ce qu'est un enfant et ce qu'est une famille. Et, je suis complètement d'accord avec toi, peu importe la structure de la famille, sa façon de se composer, de se décomposer et de se recomposer ailleurs, peu importe s'il y a un homme, une femme, deux hommes, deux femmes, ce n'est pas ça le problème ! L'idée est : qu'est-ce qui permet que la fonction maternelle et la fonction paternelle soient transmises à cet enfant-là pour faire œuvre humaine ? Et chacun en tant qu'homme ou femme est porteur de cela finalement, ce n'est pas une histoire de sexe, c'est une histoire de fonction et, à partir de cette fonction-là qui est portée par une personne ou une autre ça n'empêchera pas qu'on aura le symptôme de l'enfant comme symptôme du couple familial. Et, je trouve ça génial parce que Lacan, en 1969, quand il écrit « le couple familial », on a ce qui nous permet de travailler aujourd'hui. La famille c'est ça, c'est cette constellation un petit peu particulière qui essaie d'une certaine façon de transmettre quelque chose à son enfant, de son histoire sans toujours le savoir et du langage en le sachant un petit peu, mais pas toujours non plus. Et c'est à partir de ce lieu-là qu'est la famille que la transmission se fait et on espère que pour un certain temps encore c'est quand même ça qui va fonctionner. Peu importe la composition de la famille et comment elle est faite cette

famille. C'est dans ce lieu-là que l'enfant va faire son chemin et s'inscrit dans le langage,, la lignée et le sexe. Et on sait que pour certains enfants qui ont vécu des situations extrêmement graves et je crois que la clinique vietnamienne sur ce thème est importante. Donc, les enfants qui ont vécu des situations extrêmement graves : soit avec des parents en souffrance extrême, soit en vivant dans des orphelinats ont été en manque comme cela, ont manqué de ce quelque chose qui venait faire travail de structuration et travail d'humanisation. Donc, parmi toutes les questions que tu as posées, j'en ai sans doute perdu quelques unes en cours de route, les plus essentielles pour moi sont celles-ci : « Qu'est-ce qu'un enfant ? ». Et puis on peut faire glisser cette question du côté de « Qu'est-ce qu'un père ? », « Qu'est-ce qu'une mère ? » et « Qui est-ce qui met en jeu la fonction maternelle et la fonction paternelle ? ». Et là, je pose la question comme ça : « Est-ce que l'Œdipe tient encore ou est-ce qu'on y tient encore ? » ou « Qu'est-ce qui nous tient par rapport à l'Œdipe ? ». En tout les cas : « Les enfants d'aujourd'hui : qu'est-ce qui les tient, est-ce que c'est Œdipe ou Narcisse ? ». Là, je fais retour sur la question de *L'enfant dans la capture d'écran...*

MJS : Je crois qu'il a un colloque à Montpellier, le 13 novembre sur cette question avec Jean-Daniel Causse au Département de psychanalyse, sur l'Œdipe aujourd'hui¹.

JCV : Est-ce que tu pourrais dire un mot Frédérique, sur une des dernières questions de Marie-Jean, il y en a eu un certain nombre, il y a eu beaucoup de questions et beaucoup de réponses mais parmi les dernières, il posait la question de savoir si le symptôme serait une modalité de protestation ou une modalité d'adaptation à

¹ Penot B., Sauret M-J., *L'Œdipe un rêve de Freud ?*, Conférences du Département de psychanalyse, Laboratoire CRISES - Université Montpellier 3, (13/11/2015).

ce monde par rapport à la clinique avec les enfants.

FFB : Il me semble que c'est clair, le symptôme c'est une objection. Quand un enfant vient avec son symptôme, bon évidemment il est amené par ses parents qui eux aussi viennent avec leur symptôme, il me semble qu'il y a là une objection qui est posée par l'enfant. Alors bien sûr, il ne la pose pas comme ça, évidemment il fait comme il peut avec les parents qu'il a, c'est pour ça que je reprenais la citation de Lacan de sa conférence à l'Université de Columbia, effectivement il fait comme il peut avec les parents qu'il a, il s'en débrouille de ces deux là... Donc oui, le symptôme, c'est une objection au savoir. Au savoir qu'auraient ses parents sur lui, parce qu'effectivement, on le sait, les parents savent tout sur vous n'est-ce pas ! C'est pour ça que j'aime beaucoup la critique très très virulente de Winnicott et je l'ai trouvée d'une actualité incroyable parce que ce texte, je l'ai repris...

Joëlle Hubert-Leromain : Tu l'as trouvé où exactement ?

FFB : C'est une lettre qu'il adresse au directeur de la revue *Child Care News* en 1969. Et, dans cette lettre, il est vraiment très très en colère, c'est un texte d'une page qui est superbe et ce que je trouve assez génial, parce que j'avais donné une conférence à Paris au Cercle freudien pour présenter mon livre et quand j'ai préparé celle pour ici, pour chez moi, pour Montpellier, j'ai tout remanié. Donc au fur à mesure des choses sont venues et quand j'ai retrouvé ce petit texte de Winnicott, j'ai trouvé ça assez génial parce que, quand il dit, je le relis parce que c'est trop bien et puis il y a plein de jeunes ici : « C'est méchant de mettre les parents au défi, de critiquer les règlements de l'école, de voir les défauts des cursus universitaires, de haïr la perspective d'une vie qui tourne comme une courroie de transmission². » Là quand même on est en

² Winnicott D-W., « La Thérapie Comportementale »,

plein dans ce qui se joue aujourd'hui dans le monde contemporain ! « C'est méchant de rechigner devant une vie réglée par des ordinateurs¹. » Bon, il faudrait changer le mot « méchant » et dire : c'est de l'objection que de mettre les parents au défi, de les critiquer, de critiquer les règlements de l'école, de se mettre en colère contre les cursus universitaires et effectivement de haïr la perspective d'une vie qui tourne comme ça, comme une courroie de transmission. C'est quand même ça que je trouve génial chez Winnicott et c'est très jeune comme propos. Et oui c'est bien quand il y a quelque chose de virulent et oui le symptôme c'est une objection au savoir, c'est une objection à cette courroie de transmission dans laquelle on aimerait bien nous faire tourner, famille, enfant, étudiant, voire même psychanalyste, on aimerait bien nous aussi nous mettre dans une courroie de transmission, nous faire tourner et qu'on ne dise pas trop que ça, ça ne nous va pas, que ça on aimerait le faire autrement, etc. Donc, du coup ça me paraît intéressant, mais je vais laisser les choses s'ouvrir encore parce qu'il y a des pans de ce que j'ai dit qui n'ont pas encore été repris...

JCV : Voilà, la parole est à la défense.

JHL : Je voulais juste ajouter quelque chose par rapport à cette notion d'enfant aujourd'hui. Il y a quelque chose qui me semble très problématique quand même, c'est que l'enfant devient un droit. Parce que l'on parle effectivement, des familles différentes, des familles recomposées, des familles monoparentales, homoparentales, etc. Il y a des choses qui peuvent se construire mais aujourd'hui, il me semble qu'il y a quelque chose qui peut se nouer avec quelque chose du discours capitaliste, c'est qu'effectivement que l'enfant est un droit et on a droit à un enfant. Et c'est ce qui

se joue aujourd'hui dans la suite de... on a droit à adopter un enfant, on a droit à... Et je pense que ça, c'est effectivement quelque chose qui vient se transmettre d'un rapport à la castration justement et qui est lié au désir d'enfant qu'on n'attrape pas forcément, je veux un enfant et vouloir un enfant, tu disais c'est quand même différent du désir qui fait qu'il y a un enfant à un moment donné. Je voulais juste faire une petite précision qui reliait vos deux interventions...

JCV : Un droit ou un dû.

FFB : Au même titre que tous les autres objets de consommation, voilà.

Bob Salzman : Je voudrais faire une remarque. Tu as extrêmement bien montré comment le symptôme était une solution, ça c'est vraiment très précis dans ton exposé, comment c'est un endroit de vérité, comment c'est un dialogue, une adresse, etc. Et c'est vrai que ça va tout à fait dans le sens de Lacan des derniers séminaires où dans le fond le symptôme est une solution pour le nouage, parce que ce que vous avez tout à fait bien montré l'un et l'autre, qu'est-ce qu'un enfant ? Et, pour reprendre nos catégories, comment se nouent pour un enfant, le réel, le symbolique et l'imaginaire. Donc, c'est un point tout à fait considérable et Lacan a travaillé toute sa vie là-dessus et a fini dans ses derniers séminaires par montrer comment le symptôme, qu'il écrit différemment, *s i n t h o m e*, est un élément de solution que trouve le sujet parfois tout seul puisqu'il nous explique à travers Joyce, que Joyce, qui n'était pas fou, qui n'était pas psychotique selon lui, trouve avec un symptôme ou avec un *sinthome*, un équilibre, une forme de renouage, de nouage en tout cas. Je fais un lapsus intéressant, de nouage dans le fond des catégories du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire. Et, on voit très bien, enfin pour ma part, je vois très bien ce mouvement qui essaie de faire entendre, puisqu'à un certain moment Lacan a pensé que, tu en parles d'ailleurs par rapport au rond à quatre ou au rond à trois,

Lettre de juin 1969 adressée par D-W. Winnicott, au rédacteur de *Child Care News*, in *Psycho-Analytic Explorations*, op. cit.

¹ *Ibid.*

que le symptôme, c'était le nom-du-père. C'est une bizarrerie et une difficulté, c'est-à-dire quelque chose qui est là pour structurer le sujet, qui est là pour que les composantes du sujet, c'est-à-dire du réel, du symbolique et de l'imaginaire soient nouées. Ce qui est quand même une difficulté et qui en tout cas indique comment pour l'enfant ça se structure.

JCV : Ce qui a quand même une incidence particulière parce que, bon Frédérique peut-être nous en dira un petit peu plus, mais dans la clinique avec l'enfant, il ne faut pas oublier que l'enfant est toujours amené par ses parents et donc il arrive pour un symptôme. Et, si on part de ce point de vue que le symptôme est une solution, il semblerait que cette solution ne soit pas satisfaisante parce que c'est parce qu'il y a ce symptôme qu'on amène l'enfant, donc c'est là où ça interroge.

X : Mais c'est un symptôme pour qui ?

Y : C'est une solution qui n'est pas satisfaisante pour les parents.

JCV : Bien sûr, il n'empêche que vous avez toujours dans l'histoire les deux protagonistes. Et, je pense à des situations, pour ceux qui ont une clinique avec les enfants, il y a une question qui touche par exemple aux problèmes d'énurésie, il faut savoir qui ça arrange dans l'affaire, ces choses-là. Et c'est quelque chose qui est toujours très difficile à démêler où la solution en question pose problème.

BS : On est dans le symptôme. Et le problème de la construction de l'enfant est extrêmement important, vous avez souligné comment il se construit et comment il se noue avec ces catégories, c'est cela que je voulais préciser.

X : Est-ce qu'on peut dire que l'enfant porte le symptôme que le parent lui-même porte ? Est-ce que vous voyez ce que je veux dire ? Ou transforme le symptôme du parent,

c'est-à-dire que ça serait une, je pars, je pars très loin, mais... ?

FFB : Vous avez quelques chose en tête alors, forcément, un cas clinique ?

X : Oui peut-être de part les enfants que j'ai, que je reçois, oui. Est-ce que le symptôme d'un enfant qui nous est apporté par le parent, parce que l'enfant va mal, serait au bout du compte une transformation du premier symptôme qui vient, qui émane du parent. Je veux dire ça, je dis peut-être des bêtises, excusez-moi.

MJS : Je crois que ça touche à la distinction symptôme de l'enfant, enfant symptôme. Là Jean-Claude ce qu'il ramène, c'est l'enfant symptôme. On amène celui qui nous emmerde à la maison, je ne sais pas, là c'est la clinique qui peut le dire, je ne sais pas si son symptôme dérive du symptôme parental et il a certainement à faire avec, mais oui on peut imaginer un nouage borroméen dans lequel celui qui vient faire tenir les choses c'est l'enfant, donc là on voit bien que la logique c'est quand même de dénouer et ça va être le bordel dans la chaumière, pour lui permettre de s'en sortir, évidemment pour que le cas échéant il aille vers son propre symptôme. Mais je reviens un peu en arrière, parce que moi je suis sensible à ce genre de remarque, parce que quand même, Lacan a hésité quand il relit Freud, il considère que Freud a inventé une solution pour faire tenir les dimensions dont le sujet est constitué c'est à dire le langage, le corps et la jouissance au fond, ça tient par l'Œdipe, par la réalité psychique et, à ce moment-là, il fait le quatrième rond. A ce moment-là, il a l'idée que la psychanalyse consisterait à se débarrasser de l'Œdipe, on pourrait faire un noeud à trois, réel, symbolique, imaginaire, ça tiendrait tout seul et ça tiendrait tellement bien qu'on n'aurait plus besoin du père. Mais là, il s'aperçoit d'un problème particulier, c'est que si on fait ça, il nous faut bien quelque chose qui nous dise : ça c'est le symbolique, ça c'est l'imaginaire, ça c'est le réel. Il faut quelque chose qui nomme, il faut

une couleur, il faut toujours un quatrième rond, sur ce mode-là il restaure la fonction paternelle comme le quatrième rond qui permet de distinguer les premiers. Mais avec un problème que ça n'est jamais que maintenir une solution où le nouage est effectué par l'Autre, par le père, par l'Œdipe. C'est une solution religieuse.

BS : Névrotique et il essaie justement de sortir de la névrose par une recherche, c'est considéré comme une recherche.

MJS : Névrotique c'est ça ! C'est pour ça que je crois qu'il peut dire que le père occupe la place du symptôme. Mais quand il a mis le symptôme à la place du père, parce que le symptôme c'est le sujet qui met du sien comme il dit, qui invente une solution, on ne peut pas dire que le symptôme c'est le père. Ce n'est pas réciproque, pour moi là, il y a un pas qui se fait dans les derniers séminaires. Et après, je trouve par rapport à ce que tu disais, que les questions sont compliquées. D'abord parce que les solutions adoptées par le sujet ne sont pas toutes sur le versant symptomatique, notamment dans la psychose par exemple, on voit quelquefois un travail qui est plus proche d'un travail du délire qui est plus proche, par exemple Schreber en est le prototype. Ce n'était pas un enfant mais Scchreber, c'est quelqu'un qui délire qu'il serait bien d'être une femme en train de subir l'accouplement avec Dieu, d'engendrer une créature nouvelle. Mais enfin, il ne va pas chez le docteur se faire couper, se faire opérer, mais peut-être qu'à l'époque ça ne se faisait pas trop, mais il laisse ça à la fin des temps. Et tant que ça, ça fonctionne, il reprend son boulot, sauf qu'un jour, je crois que c'est à suite de la maladie de sa femme d'ailleurs au passage qui s'effondre, lui il s'effondre et finit à l'hôpital psychiatrique parce que ça ne tient pas. Pour Joyce on a tout un travail artisanal, il se refait un nom.

BS : Justement ça va dans votre sens, c'est une solution extrêmement importante, c'est-à-dire que ça ne vient pas du nom-du-père

pour Joyce. C'est que Lacan propose des nouages pour des sujets qui s'en sortent, c'est ça qui est extrêmement important et pour Joyce au niveau de l'écriture et au niveau de l'art. C'est-à-dire qu'il trouve quelque chose qui tout d'un coup permet une rupture extraordinaire entre la névrose et la psychose qui serait tenue par ce quatrième rond, par cette réalité ou cet Œdipe et, tout d'un coup, des possibilités pour ces sujets de s'en sortir. Moi de temps en temps, je me dis que dans ce cas de figure, c'est le mot « résilience » qui me vient, mais pour lequel il y aurait une interprétation lacanienne, c'est-à-dire pour essayer d'expliquer comment ces nouages à titre singulier, et moi je reprends ce que tu as dit Frédérique, comment à titre singulier, il y a un nouage et quelque chose qui tient. Et, il y a une autre chose qui m'a beaucoup intéressé c'est l'Œdipe, est-ce que l'Œdipe est pareil au Vietnam, c'est la question des analystes au début.

JCV : On va revenir à l'Œdipe africain.

FFB : C'est la question d'*Œdipe africain*¹ et du travail des Ortigues.

MJS : A l'indien des plaines.

FFB : Et le travail de Devereux *Psychothérapie d'un indien des plaines*², Jimmy P, bon je crois que dans ma pratique et je ne parlerai que de ma pratique, l'Œdipe bien sûr est là partout où il y a de l'humain, et ça, ça me paraît capital parce que sinon on ne pourrait pas recevoir un patient qui arrive de tel ou tel pays, qui parle telle ou telle langue, on ne pourrait pas. Il y aurait des psychanalystes pour les montpelliérains, des psychanalystes pour les nîmois, etc.,

JCV : Pour les quartiers.

¹ Ortigues M.-C. et E., *Œdipe africain* (1966), Paris, L'Harmattan, 3^e édition, 1984.

² Devereux G., (1951). *Psychothérapie d'un indien des plaines* (1951), Paris, Godefroy, 1982.

Cf. Jimmy P, le film d'Arnaud Desplechin en 2013 avec Benicio de Toro et Mathieu Amalric.

FFB : Et il faudra quand même changer selon les quartiers, il y aurait des psychanalystes accrochés à un lieu et à un type de symptômes du coup... En tout les cas, ce n'est comme ça que pour moi ça s'est construit, c'était une question qu'on me posait sans arrêt au tout début de ma pratique quand j'étais toute jeune vraiment. Je disais mais non, non, la réponse est très simple, la structuration d'un sujet se réalise à partir d'un certain nombre d'éléments et l'Œdipe en fait partie quel que soit le continent. Après, il y a des variations, en Afrique on sait bien que la fonction paternelle peut-être assumée par l'oncle utérin donc la fonction paternelle on la repère, on voit où elle est, donc dans la plupart des pays où j'ai travaillé c'est venu confirmer cette idée que j'avais que ce qui était important c'était de permettre au sujet d'avancer dans son questionnement et dans son historisation.

MJS : Tu donnes une citation de Lacan, d'ailleurs je la trouve...

FFB : Laquelle ?

MJS : Il n'est pas très élégant toujours... Quand il dit qu'une femme peut trainer n'importe où et donc le père, mais c'est pas pour dire que c'est pour ça que ça ne fonctionne pas.

FFB : Oui, oui, cette citation c'est à nouveau sa conférence à Columbia et quand je disais dans cette citation de Lacan et ça, ça me paraît vraiment important, en analyse on dit n'importe quoi finalement, mais ce n'importe quoi c'est l'association libre, on est d'accord, « À dire n'importe quoi, il est curieux que cette pente se suive, que ça fasse, ça finisse par faire comme l'eau, par faire rivière, rivière de retour à ce par quoi on tient à sa famille, c'est-à-dire par l'enfance. On peut dire que là s'explique le fait que l'analyste n'intervient que d'une vérité particulière, parce qu'un enfant n'est pas un enfant abstrait. » Et en analyse on n'a pas affaire à des enfants abstraits et ailleurs

aussi. « Il a eu une histoire et une histoire qui se spécifie de cette particularité : ce n'est pas la même chose d'avoir eu sa maman et pas la maman du voisin, de même pour le papa. Ce n'est pas du tout ce qu'on croit, un papa. Ce n'est pas du tout forcément celui qui, à une femme, a fait cet enfant-là. Dans beaucoup de cas, il n'y a aucune garantie, étant donné que la femme, après tout, il, peut lui arriver bien des choses, surtout si elle traîne un peu. C'est pour ça que papa, ce n'est pas du tout, forcément, celui qui est – c'est le cas de le dire – le père au sens réel, au sens de l'animalité. Le père, c'est une fonction qui se réfère au réel, et ce n'est pas forcément le vrai du réel. » Là on commence à rentrer dans des choses compliquées. « Ça n'empêche pas que le réel du père, c'est absolument fondamental dans l'analyse. Le mode d'existence du père tient au réel¹. »

MJS : Oui, ça ne tient pas à l'animalité.

FFB : Bon, je m'arrête là parce que je trouve cette citation très intéressante, parce que ce n'est pas la même chose d'avoir eu sa maman et la maman du voisin, il y a des fois où on aurait aimé avoir la maman du voisin et après on se dit ben non, on va se débrouiller avec celle qu'on a et c'est pareil pour le papa. Bon, c'est toute la question de ce que Freud nomme *Le roman familial des névrosés*², on y est en plein. Et les enfants nous amènent ça aussi leur roman familial, les adultes aussi nous l'amènent. En tout les cas cette remarque de Lacan je trouve qu'elle est très très riche et je pense qu'on pourrait la travailler encore un bon moment parce que là on a tous les ingrédients d'une possible compréhension, bien entendu au

¹ Lacan J., « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », Columbia University Auditorium School of International Affairs, (01/12/1975), *Scilicet, op. cit.*

² Freud S., « Le roman familial des névrosés » (1909), dans *Névrose, Psychose et Perversion*, Paris, PUF, 3^e édition, 1978, p. 157-160.

cas par cas, de ce qui se joue avec un enfant et une famille.

MJS : Il y a un monsieur là-bas et un autre là.

X : Moi je voudrais revenir à l'enfant et à une dimension dont on n'a pas trop parlé qui est la diachronie, la construction du sujet, l'évolution de l'enfant. Parce que bien évidemment en ce moment ça me paraît très très utile de rappeler la valeur du symptôme dans le sens d'une parole adressée mais si on dit uniquement que le symptôme c'est l'être même du sujet, comment est-ce qu'on intègre que l'enfant c'est un sujet en devenir et que cette solution présentée n'est pas obligée d'être pérenne ?

FFB : Je vous invite à lire le livre si vous voulez. Parce que le problème d'une conférence c'est qu'on réduit pour en donner un petit peu l'essence mais effectivement dans le parcours de ce livre et de l'autre, celui qui précède, il y aura tous ces éléments sur la question de la construction de l'enfant et bien sûr l'enfant est un sujet en devenir. Quand je dis le symptôme c'est l'être du sujet, on est déjà du côté des adultes, je vous invite à lire ce livre et on en reparle, à un autre moment.

MJS : Moi, je trouve que c'est une question difficile parce que enfant et sujet, ce ne sont pas des termes homogènes quand on parle d'enfant, de développement de l'enfant, de quoi on parle ? Si on parle de croissance, de capacités cognitives, on a des théories du développement qui nous disent ça. En un sens le sujet, c'est ce qui ne se développe pas, le sujet c'est ce que le parlant corrélé à l'enfant fait des éléments qu'il a à sa disposition, du moment où il en est, c'est une exploration de la structure, c'est pour ça que Freud parle de temps logiques, c'est-à-dire quelles sont les conséquences d'avoir ce corps là à un moment donné, d'avoir ce type de relation avec l'Autre à un moment donné, ce qui fait qu'il scande les choses par les relations orales, anales, phalliques, etc. Il y a

la rencontre de la castration et des conclusions à tirer, il y a une période de latence, le corps continue à croître, mais la latence c'est le temps pour comprendre les conséquences de ce qu'on a rencontré à un certain moment donné, donc je trouve que c'est difficile de répondre en deux minutes à cette question là.

FFB : Où alors le raccourci, c'est un petit texte que j'avais écrit et qui s'appelle : « De l'*infans* à l'enfant : les enjeux de la structuration subjective¹ », ça ira plus vite que de lire un bouquin. Il y a parfois comme ça des moments où l'on pourrait passer toute une journée autour d'une question et ce serait très intéressant, vraiment.

MJS : Mais on pourrait s'intéresser à l'enfant du sens où vous posez la question, du point de vue de ce qu'est à chaque moment le problème qu'il a à résoudre. Parce que Freud nous permet de distinguer en français parce qu'en allemand la distinction n'existe pas alors qu'il écrivait en allemand, c'est la distinction entre l'enfantin, tout ce qui dans l'enfant se développe, et l'infantile, tout ce qui de l'enfant ne se développe pas. C'est ça quand on parle de désir infantile, de fantasme infantile, de sexualité infantile, c'est quelque chose qui habite l'adulte.

Joseph Rouzel : Marie-Jean, j'aimerais revenir sur ce point là parce que dans la préface au bouquin d'Aichorn éducateur², il donne cette nuance là, il utilise un neutre *Das kind*, que tu vas reprendre toi dans ta thèse sur l'infantile, il dit ça ça dure tout au long de la vie et ça fait des petites apparitions dans la maladie, dans le symptôme, dans la création artistique et dans

¹ Berger F. F., « De l'*infans* à l'enfant : les enjeux de la structuration subjective », *Bulletin de psychologie*, 2005/5, n° 479, pp. 505-512.

² Aichhorn A., *Jeunes en souffrance* (1925), Nîmes, Champ Social Éditions : Nîmes, 2002 ; Réédition sous le titre *Jeunesse à l'abandon*, Toulouse, Privat, 1973, texte préfacé par S. Freud.

le rêve et, effectivement, il n'utilise pas le terme de *Ein kind*. Il faut vraiment distinguer l'enfant en tant que tel qui dure tout au long de la vie de l'infantile et l'enfant qu'on rencontre un par un. Ça me paraît une nuance quand même importante.

JHL : Tu posais la question Marie-Jean, à Frédérique, de la spécificité du travail avec les enfants par exemple, je crois qu'on est en train de toucher à ça, c'est-à-dire que quand on reçoit un enfant, on suppose un sujet en devenir, un sujet qui est déjà là un peu quand même, c'est-à-dire qu'on suppose les capacités qui sont dans la construction subjective. Je dis toujours que la grande difficulté dans le travail avec les enfants, c'est qu'ils sont eux dans l'actuel des questions, il y a quelque chose qui est là et qu'on accueille, qu'on travaille et c'est là où on accueille le symptôme qui n'est pas forcément le symptôme analytique au sens de solution pour un sujet mais qui vient comme objection, objection au savoir de ses parents, objection au savoir scolaire. A un moment donné, l'enfant doit répondre et obéir à tout et là il dit non. Il dit non parce qu'il n'a pas envie de supporter les injonctions de l'Autre et notre travail est effectivement d'essayer de lui permettre de trouver une solution en étant à un moment donné, et tu le dis très bien, entre enfant symptôme ou symptôme de l'enfant. Quand un parent vient nous parler de son enfant, c'est parce qu'il fait symptôme pour lui pas forcément comme vous le disiez, sa propre solution. Par contre, si c'est sa solution, et c'est pour ça que c'est très compliqué de travailler avec des enfants, il s'agit de faire attention aussi à la famille, qu'elle ne se désagrège pas complètement. Je pense aussi que dans nos pratiques à chacun on a rencontré des choses comme ça, c'est là où le terme de « symptôme » est difficile, comme tu dis, c'est pour l'adulte, c'est même en fin d'analyse que le symptôme le plus singulier est la solution et, effectivement, représente l'être du sujet. Je crois que l'enfant est dans l'actuel et que ça nous pose

beaucoup de questions quant à la pratique avec les enfants, ne serait-ce parce qu'il y a le souci de pouvoir faire qu'ils avancent dans leur vie, qu'ils ne soient pas trop à la traîne non plus.

X : Après, moi je ramène de la société mais je trouve que dans les enfants qu'on reçoit aujourd'hui, il y a aussi ça, et ça ça me ramène à Narcisse et Œdipe, ces enfants qui finalement, avant c'était plus une aide à ce qu'ils puissent dire ce à quoi on les obligeait à suivre et parfois ils deviennent tout puissants, moi je travaille avec des enfants de l'ASE, les enfants vont expliquer à leurs parents qu'ils ont le droit de choisir, que c'est eux qui décident quand il veulent venir, etc. Et ça, c'est assez nouveau, ça amène d'autres problématiques.

MJS : C'était ça, je voulais rebondir sur ce que Frédérique disait tout à l'heure sur le symptôme toujours objection, je pensais à ça, c'est sûr que du point de vue de la clinique du psychanalyste ou du clinicien, nous allons chercher l'objection puisque c'est le point d'appui pour qu'il y ait une clinique possible. Mais nous avons affaire autour de nous à des tas de discours qui désamorcent le symptôme, peut-être en le repérant sous des modes où la dimension d'objection est visible, par exemple quand on traite tous les problèmes des enfants comme si c'était les accidents d'une machine, des dysfonctionnements, tous les *dys* dont Gori fait une litanie, l'hyperactivité, etc., mais il n'y a pas que ça, il y a en effet, le fait de mettre l'enfant dans des positions où le symptôme changera complètement de discours et on n'aura pas de prise dessus. Par exemple, aujourd'hui, dans une époque où il y a une mutation de savoir qui fait que le savoir c'est un savoir technique qui doit être adapté au marché, sans trou, rebelle au transfert, on a des symptômes qui se multiplient qui sont les symptômes d'échec scolaire, le refus scolaire, etc. Ce qui est étonnant, c'est qu'on voit se développer une interprétation qui consiste à dire que ces

enfants-là qui abandonnent l'école sont des surdoués et surtout pas des malades du savoir. C'est l'école qui déc..., vous ne le voyez pas, mon enfant, c'est un génie ! C'est-à-dire que de la même façon que la justice intervient dans des histoires de gamins pour décréter, pour donner des droits à l'enfant et que tout d'un coup ces droits deviennent opposables aux parents, ça devient compliqué dans la chaumière et, je crois qu'on est dans une société où d'avoir abandonné un certain nombre de repères de fait parce qu'ils sont devenus caduques, la dimension du symptôme, il faut se donner du mal pour aller chercher l'objection. C'est pour ça que je me demandais s'il fallait quelquefois que les difficultés que présente le gamin ne soient pas des modalités d'adaptation au monde dans lequel il est, je ne dis pas qu'il ne faut pas aller le déloger, je ne dis pas qu'il y est bien mais il faut chercher là où il est mal. Moi j'ai vu des gamins, il y a longtemps de ça, je me rappelle d'un gamin, des trucs assez effarants, on travaillait sur la violence dans les quartiers du Mirail, on faisait des enquêtes de terrain et on discutait avec un père et il y a un gamin qui est là, complètement turbulent, le père lui dit : « Ecoute, attends tu vois pas que je cause. » et le gamin lui dit : « Mais qui tu es qui pour me demander de me taire ? » Là, on s'est dit « Ouh là là ! ». Bon on a vu des trucs assez étranges, on a vu un gamin, on lui demande « C'est quoi pour toi un exemple de violence ? ». Il dit « Voilà, je suis au cinquième étage, je regarde par la fenêtre et je vois en bas mes copains qui piquent un sac à une mémé et j'appelle ma mère. Maman, maman, vient voir, vient voir, ils piquent le sac, ils piquent le sac, ma mère elle voit ça, elle me dit : "Descends on va la défendre", vous vous rendez compte la honte devant les copains. » Et là, on se dit mais il y a une autre logique.

BS : On peut se demander effectivement qu'est-ce qui fait symptôme ? Dans ces manques de repères, on a des nouvelles

structures et on peut se demander si ça c'est un symptôme.

MJS : Je me pose la question mais je n'en suis pas sûr, il faut aller le chercher, il faut le constituer.

BS : Avant avec la névrose on savait comment le symptôme se constituait.

MJS : Mais là c'est des signes de dysfonctionnement et encore d'hyperadaptation.

BS : Et nous en tant qu'analyste comment nous avons à écouter les nouvelles pathologies, à décider et à entendre : Est-ce que c'est un symptôme ? Et on a souvent des curieuses surprises cliniques et sociales.

MJS : C'est pour ça que partout où il y a du symptôme, il faut y être.

BS : Mais il ne faut pas y être là où il n'y en a pas, mais il n'y a pas beaucoup de lieux où il n'y en a pas.

MJS : Là où il n'y en a pas comment on fait ?

JCV : Il n'y a pas top de lieu où il n'y en a pas.

FFB : Il est un peu partout le symptôme.

X : En fait ce qui est compliqué là, moi je vois comment je suis prise dans le double mouvement d'extraire l'objet symptôme en tant que ce serait l'objet à éliminer et le symptôme en tant que présentiel dont on ne peut se défaire et qu'il y a tout le temps, en tant que ça fait partie intrinsèque de chaque sujet, je trouve que là, c'est ça qui rend la chose difficile à interroger, c'est vraiment extraire l'objet symptôme et qu'est-ce qui fait symptôme et en même temps entendre que ça fait partie présentement de chaque sujet, c'est compliqué

FFB : C'est une question qui nous reste à débattre finalement et, que se passe-t-il avec les fameuses TCC, et que se passe-t-il avec cette approche qui tend à éradiquer le symptôme ? Ça me paraît important d'en

débattre un petit peu quand même, non pas parce que ça fait partie de la thèse majeure de ce livre, loin de là, mais parce que c'est quelque chose que j'ai trouvé à l'œuvre à l'endroit où je m'y attendais le moins. C'est-à-dire au Vietnam, dans un pays qui s'ouvrait petit à petit à la psychanalyse, tout d'un coup dans une institution où je suis invitée pour travailler avec une équipe, je vois à l'œuvre les fameuses TCC et leurs programmes de désensibilisation et là je dois vous le dire j'ai été vraiment très très surprise et il a fallu reprendre les choses d'une certaine façon avec l'équipe pour s'interroger, pour travailler autour de ça, parce que effectivement, c'est tellement plus simple d'appliquer une thérapie cognitivo-comportementale, de l'appliquer à la lettre et d'en attendre les effets d'éradication du symptôme. Je crois qu'il faut rester très très vigilant par rapport à ça. Donc quand vous parlez de faire disparaître le symptôme, là je pense forcément à cette orientation-là dans laquelle on est pris, tout autant dans les enseignements à l'université que dans les pratiques en libéral, donc je pense que ça vaudrait le coup qu'on en parle un petit peu quand même.

JCV : Des réactions ou des questions sur cette dimension-là ?

X : Ce qui me paraît fou, c'est le consentement aux TCC justement, il y a une idée qu'on peut éradiquer les symptômes, qu'on va les corriger,

JCV : C'est la promesse du bonheur, qui n'y croirait pas ?

JR : Ça ne marche pas bien, ça résiste.

JCV : Ce qui est étonnant, c'est que quand on parle de ça, parce que tout à l'heure je faisais référence à l'énurésie, quand il y a un gamin qui arrive justement avec cette histoire de symptôme, il s'agit de voir qui c'est qui l'amène et qui c'est qui le porte mais souvent ce sont des démarches qui sont très rebelles à l'idée de la démarche. C'est-à-dire que c'est quelque chose qui perdure très

souvent au niveau du symptôme et des familles qui finalement partent en ayant conservé un petit peu de bénéfice de l'affaire. Donc, on sait bien que le symptôme c'est autre chose. Les familles viennent avec cette question de l'énurésie et le gamin n'est pas particulièrement embarrassé par l'affaire et puis, au bout du compte, on se demande même si les parents sont embarrassés, il y a un équilibre qui s'est noué entre les deux qui fait que l'affaire, elle ne se résoud pas toujours dans les démarches.

X : On dirait même parfois que ça renforce le lien entre les membres de la famille,.

JCV : Moi, je dis toujours que quand on coupe le citron, il y a toujours quelqu'un qui coupe le citron et quelqu'un qui pleure et dans le fond on s'arrange toujours avec ça.

MJS : Il se coupe le doigt.

JCV : Et oui !

X : Et qui boit le jus de citron alors !

MJS : Mais sur la question de Frédérique, le symptôme est solidaire de la théorie qui l'interprète, il n'y a que la psychanalyse qui considère l'autre comme un sujet à qui on dit : Explique-moi, qu'est-ce qui t'arrive, comment tu te débrouilles avec ça ? Si on adopte n'importe quelle autre théorie du symptôme, c'est le symptôme d'un autre qui sait sur le symptôme. Donc, moi j'ai été frappé, si vous lisez le bouquin de Cottraux, *Les visiteurs du soi*¹, Cottraux c'est un des rédacteur du rapport de l'Inserm² dont on avait déduit que tout était terminé à trois ans, qui mettait en évidence que...

X : C'est là qu'il faut qu'on repère les futurs délinquants.

MJS : Oui, oui, je crois que Sarkozy disait on connaît les parents et Tony Blair avait dit

¹ Cottraux J., *Les visiteurs du soi : à quoi servent les psys ?*, Paris, Odile Jacob, 2004.

² Inserm., *Troubles des conduites chez l'enfant et l'adolescent*, Expertise collective Inserm, Paris, Les éditions Inserm, 2005

on peut même le faire *in utero*, je peux vous envoyer la référence. Alors Cottraux, c'est assez intéressant parce qu'il explique leur théorie du conditionnement, par exemple, il parle d'une bonne femme qui a peur des chats, etc. Mais moi il y a une chose qui m'amuse parce que les théories du conditionnement, quand même il faudrait expliquer pourquoi l'humain répète des comportements dont il a à souffrir. Aucune théorie du comportement n'amène un animal à adopter une position de souffrance s'il peut l'éviter, on peut l'obliger à souffrir s'il veut aller bouffer, il suffit de l'affamer suffisamment et il doit choisir entre se faire cramer et mourir de faim, on mesure l'intensité là, à partir de tel niveau il préférera mourir. Mais chez l'humain ça ne se passe pas comme ça, vous allez avec quelqu'un, ça se passe vachement mal, vous dites c'est un c... je change, vous en prenez un second, ce n'était pas écrit sur son front, je vais t'emmerder comme le premier et ça se répète et ça se répète... J'ai dit l'un, l'autre, je ne fais pas de différence dans les genres... Alors, le déconditionnement ça part de l'idée que chacun a des scénarios de résolutions de problèmes et que ces scénarios sont mal foutus. Nous on pourrait y voir un avatar du fantasme et on a son fantasme qui nous dit va par là mais pas trop loin tu vas te brûler, ça oriente le désir etc., et ça se répète etc. Donc, ils font des scénarios et puis surtout ils ont cette idée que le psychanalyste se trompe et comme le rappelle Frédérique, si le symptôme a une fonction vous pouvez l'enlever on s'en fout, il faut que la fonction soit remplie donc ça reviendra d'une façon ou d'une autre. Et eux, vous savez dans ce bouquin il y a une dizaine de cas au moins qui se terminent tous par : et le symptôme n'est pas revenu... par contre on a des pathologies corollaires ou bien on a, là il est complètement guéri mais il doit prendre un traitement médicamenteux, lui ça va très très très bien sauf qu'il continue à avoir un truc complètement déconnant à côté. C'est-à-dire, oui le symptôme continue...

JR : Le symptôme est increvable.

MJS : Même chez eux si on les lit bien, le symptôme est increvable, ça c'est une version critique, si on les lit bien, il faut être vigilant, ça m'est arrivé d'être dans une institution où il y avait des psychanalystes et des TCCistes c'est en Belgique, bon en Belgique, ils sont plein aux as, je ne vais pas faire l'apologie de ça, mais ceci dit, ils disent que ça marche. Et les psychanalystes ne sont pas les tenants de ces méthodes, ça marche d'abord parce que les gens se parlent. Les TCCistes qui font ça s'occupent de problèmes qu'il faudrait régler dans une certaine urgence et ils n'ont pas la prétention que le sens de la vie se trouve dans la résolution du symptôme telle qu'ils l'entendent et même, ils sont capables de s'apercevoir qu'il y a des faits, c'est une institution qui garde des autistes. Moi je me rappelle d'un exemple ramené par une TCCiste qui en était estomaquée, d'un autiste dont elle s'occupait à qui elle faisait ses trucs et, en lui passant la main dans les cheveux, elle disait : écoute, reste bien peigné, – parce que eux il peuvent se le permettre, je ne sais pas si tu le fais à tes patients – bon et elle lui dit écoute, reste comme ça tu es si beau et lui il se tourne comme ça et la regarde – c'était l'époque de la pub – parce que je le vaux bien, il ne parlait pas, là ça ne rentrait pas dans les catégories TCCistes. Et ben ce que je trouve remarquable c'est bien parce qu'elle le ramène à cause de ça, je veux dire il faut bien faire quelque chose dans ces institutions, il n'y a pas qu'un psychanalyste qui reçoit, il y a des éducateurs, il y a plein de gens et qu'est ce qu'on fait ? On travaille avec son désir, moi je crois que c'est ça qui est opérant. Et on s'aperçoit que là où les gens sont animés par du désir, on arrive à dynamiser l'autre. Après le psychanalyste, question boulot, c'est spécifique, je ne sais pas, je te...

FFB : Oui, parce que tu le vaux bien Marie-Jean !

MJS : Oh, j'en ai d'autres de ce style, c'est moins élogieux.

FFB : Bon d'autres questions.

MJS : Où ce que vous avez sur l'estomac.

X : Moi j'aurais été curieuse de savoir comment vous avez articulé votre pratique au Vietnam avec l'apanage des TCC à ce moment-là. Est-ce que vous pouvez me dire comment vous avez travaillé sur le plan institutionnel avec la clinique et les prises en charge ?

MJS : Et l'interprète aussi.

FFB : D'accord, je vais essayer de répondre. En fait dans les institutions vietnamiennes, je venais parce que j'y étais invitée, c'est très important, j'y étais demandée, donc c'est vraiment quelque chose qui était important. C'était une petite partie de ma pratique, la plus grande partie se réalisait dans une clinique internationale. Dans les institutions vietnamiennes quand je venais travailler avec les équipes, j'étais toujours accompagnée d'un interprète, c'est pour ça que je souligne la question de l'interprète et l'interprète c'était un homme ou une femme, selon les périodes parce que j'ai quand même passé neuf ans au Vietnam donc les choses ont bougé, c'était toujours des cliniciens, psychiatre, psychologue clinicien et du coup le travail se faisait dans des moments de rencontres avec les familles, donc de consultations ou des supervisions d'équipes soignantes. Et quand le cas qui était apporté était un cas de TCC, je ne travaillais pas spécifiquement avec l'équipe au long cours, donc l'idée pour moi quand un cas comme ça était amené, c'est ce que je retrace dans le livre avec le cas de Viêt, l'enfant du tonnerre, déjà l'idée c'était que cette personne-là, qui avait demandé la supervision puisse expliquer, raconter. Puis, tout le monde amenait un petit peu sa note par rapport à ce qui se jouait pour cet enfant-là en particulier, et l'idée c'était vraiment que chacun puisse s'exprimer, dire ce qu'il avait à dire, par rapport à cet enfant, par rapport à cette

thérapie comportementale qui était mise en place. Et, ce qui était surprenant, dans ce cas là justement c'est que c'était les éducateurs et les enseignants qui étaient très sensibles au fait que cette thérapie-là, ça n'allait pas, que c'était très violent et que ce n'était pas possible de continuer avec ça. Donc déjà, je n'avais même pas besoin d'en parler, déjà c'était perçu comme quelque chose qui n'était pas très bénéfique pour l'enfant, bien au contraire. Donc tout le travail de réflexion se menait comme ça en échangeant, en discutant, en essayant de comprendre pourquoi cet enfant présentait cette peur panique du tonnerre, qu'est-ce ça venait dire, qu'est-ce que ça venait signifier et comment on pouvait le reprendre pour en faire autre chose, donc c'est comme ça que ça se passait. Et voilà ce que dit Marie-Jean, d'être là à cet endroit-là, avec ce désir là et de travailler comme ci ou comme ça, c'est ça qui compte, ce n'est pas tant d'amener les gens à penser comme nous sur le plan théorique, loin de là, mais c'est d'être dans cet échange qui fait qu'à un moment donné, les jeunes praticiens qui étaient là se disent, ah oui on n'a pas du tout pensé à l'histoire de la famille, à ce qui s'est passé pour cette mère pendant la guerre, qu'est-ce qui s'est passé pour cette mère, pour cet enfant ? C'est vraiment dans l'échange que petit à petit quelque chose se construisait et qu'il y avait d'autres orientations qui peuvent être prises, du coup... Et à ce niveau-là, c'est vrai que la fonction de l'interprète est capitale, c'est quelqu'un de précieux un interprète. D'abord, parce que déjà lui-même, il est très sensibilisé à la question de la psychanalyse, ensuite parce qu'il a la même fonction qu'un psychanalyste, c'est un interprète, voilà. Ce que je disais tout à l'heure dans ma présentation, c'est un passeur, il fait passer les mots de la famille et de l'enfant. Alors les mots, vous l'écrivez comme vous voulez mais c'est bien de ça qu'il s'agit, de ce passage, de cette circulation des signifiants pour que quelque chose d'autre puisse émerger. Donc voilà, j'espère que j'ai

répondu à votre question... suffisamment. Et, c'est le seul pays où j'ai travaillé avec un interprète finalement parce que le reste du temps, je n'en avais pas besoin, ce fut juste pour les enfants vietnamiens et les familles vietnamiennes qui parlaient vietnamien.

Nancy Barwell : J'ai un certain nombre de questions. Alors elles sont formulées un peu dans le désordre mais je vais les dire : qu'est-ce que tu fais Marie-Jean comme différence entre unique, singulier et exceptionnel ? J'aimerais que l'on revienne là-dessus et puis entendre aussi les autres questions que tu as préparées et que tu n'as pas formulées. Et j'ai également une remarque, au fond la psychanalyse avec les enfants a une spécificité mais la visée de la psychanalyse de l'enfant et de la psychanalyse de l'adulte, moi dans le fond, me paraît complètement identique, je ne comprends pas pourquoi on s'acharne à les séparer. Un autre mode de séparation entre Freud et Lacan, mais avec le recul du temps, vraiment je me demande pourquoi Freud et Lacan ont laissé la pratique analytique avec les enfants, à quelques exceptions près, aux femmes. Et je voudrais aussi revenir sur une question qui a été posée sur la transmission du symptôme, je crois que Lacan soulève plutôt la question de la transmission du fantasme.

MJS : Je n'ai jamais parlé d'exceptionnel, c'est Nancy qui parlait, je suppose.

NB : Oui c'est Nancy.

MJS : Bonjour Nancy. Il faut partir de la question du singulier, je vais le dire comme ça, le singulier désigne le réel du sujet, s'il fallait trouver une approche de cette catégorie, il faudrait la chercher en mathématiques, ce qu'on appelle une singularité par exemple c'est lorsque l'on a une fonction définie pour toutes les valeurs de x , il peut y avoir une valeur pour laquelle la fonction ne fonctionne pas.

Par exemple : $x = 1$ sur y , j'essaie de ne pas me tromper, et que $y = 0$, et x est défini

pour toutes les valeurs de y , sauf pour $y = 0$. Mais enfin, on trouverait ça encore mieux dans des exemples, des asymptotes, etc., Donc la singularité, en mathématique, c'est cette valeur pour laquelle la fonction ne vaut plus, c'est-à-dire, ça vaut pour tous mais pas pour ça. C'est exactement la formule que Lacan utilise pour le symptôme : « Tout mais pas ça ». Donc, c'est cette exception-là, dont je parle, qui est l'exception bâtie sur la singularité que Lacan par la suite transpose dans l'exception, les formules de la sexualité, etc. Mais je ne vais pas te développer ça, je cherchais quelque chose de plus clair. Cette histoire de la singularité, aujourd'hui, il faut bien dire qu'elle est reprise dans d'autres termes, toujours dans le monde moderne par exemple par Kurzweil et Google qui veulent créer un Institut de la singularité, alors en physique, une singularité c'est une occurrence improbable. Par exemple, le *Big Bang*, nous sommes incapables de savoir quelles conditions il fallait réunir pour qu'il y ait le *Big Bang*, mais le *Big Bang* inaugure une nouvelle physique et bien l'Institut de la singularité prétend, ça intéressera la journée du 21, qu'on peut par la convergence de toutes les mêmes technologies dans le champ de la physique, de la nanotechnologie et par l'intermédiaire des théories de la communication créer une singularité, c'est-à-dire un nouveau *Big Bang* dont naîtra l'humanité qui va se débarrasser de nous, ils se prennent pour Dieu, bon, pour dire que moi singularité je l'entends au sens de.... Bon la singularité ce n'est pas la particularité, nous avons des particularités mais les particularités elles se comptent, je veux dire que la psychologie fait son fond de commerce sur des statistiques faites sur des particularités, on regarde qui a telle ou telle particularité, on peut additionner les particularités, la singularité non, c'est par définition ce qui met le savoir en échec donc le radical de la singularité, l'index de la singularité, c'est le symptôme. Après, je ne m'aventure pas, je ne sais pas pour toi, mais je considère que la psychanalyse avec les

enfants, c'est ce qu'il y a de plus difficile, c'est pour ça sans doute qu'on la laisse aux débutants avec l'idée que là on peut faire ce qu'on veut, moi je pense que c'est ce qu'il y a de plus difficile, je te laisse continuer.

FFB : Moi je suis tout à fait d'accord pour dire qu'on n'a pas à séparer l'une et l'autre, la psychanalyse avec les enfants et la psychanalyse avec les adultes.

MJS : Moi je viens de dire qu'il faut les séparer, je fais une nuance.

FFB : Moi je dis on la sépare au moment où on se dit, là il faut quand même centrer le sujet et se mettre à travailler sinon ça devient impossible, par contre ce à quoi je voulais répondre, pourquoi la psychanalyse avec les enfants est laissée aux femmes. Moi je n'attraperai pas la question dans ce sens là, je dirai : qu'est-ce qui fait que lorsque l'on offre la consultation, on est là, à cette place là et les gens viennent nous voir et du coup, il y a des enfants qui viennent avec leurs parents, des adultes qui viennent, il y a des adolescents qui viennent voilà. Je prendrai la question comme ça, je ne décide pas d'être psychanalyste avec des enfants, pour ces personnes qui viennent à un moment donné faire un parcours analytique avec moi, ce n'est pas marqué « Psychanalyste d'enfants ». Ce n'est pas parce que je travaille plus au niveau théorique sur la psychanalyse avec les enfants que ce point de départ, ne nous ramène pas justement du côté de ce qui reste chez l'adulte, c'est-à-dire l'infantile.

MJS : Moi je souscris au fait qu'il n'y a de psychanalyse que du sujet, après tout c'est peut être le terme de « psychanalyse d'enfants », c'est peut être ça que vise Nancy qui est problématique, en ce sens là, il n'y a de psychanalyse que du sujet, mais les embarras de celui, je ne sais pas, je pense à des questions comme l'autisme, comme la psychose de l'enfant, c'est des questions qui sont vraiment extrêmement compliquées.

JC : Le fait de dire qu'il n'y a de psychanalyse que du sujet dépasse la

question de l'enfant et de l'adulte, ça dépasse l'aspect culturel de l'affaire.

MJS : Oui c'est ça.

JR : Le sujet n'a pas d'âge.

MJS : N'a pas d'âge... peut-être celui de ses jouissances parce que l'expérience de la jouissance de l'enfant, des âges de la vie...

JCV : Sur la troisième question.

MJS : C'était quoi la troisième question.

JCV : Pourquoi la pratique analytique a été laissée par Freud et Lacan aux femmes, c'était ça je crois.

MJS : Ah Freud considérerait qu'il fallait être passé par l'Œdipe et la castration, je pense même qu'on a ça dans *Ma vie et la psychanalyse*¹, il y a un certain nombre de débats où il l'abandonne à Anna Freud où il dit mais ma fille nous éclairera là-dessus. Ceci dit, Anna Freud, je trouve que, notamment chez les lacaniens, elle est extrêmement méprisée parce que c'est une fille quand même qui a été extrêmement courageuse, qui se déplaçait dans les familles pour aller écouter les enfants et dans le travail qu'elle faisait on ne peut pas rabattre ça sur un pur travail éducatif, je crois peut-être que les femmes ont obligé Freud, je crois qu'on pourrait retourner les choses comme ça, les femmes qui entouraient Freud l'ont obligé à s'intéresser aux enfants quand même d'un certain point de vue, enfin l'histoire est celle là.

Moi j'ai toujours reçu des enfants mais j'ai des collègues qui n'en reçoivent plus à partir d'un certain moment donné parce que ça fout le b... quand on a beaucoup de patients, beaucoup d'analysants, c'est compliqué, il y a des raisons complètement débiles qui peuvent interférer, mais je crois qu'il faut être curieux de la façon dont un enfant invente sa solution pour habiter le monde

¹ Freud S., *Ma vie et la psychanalyse* (1925), Paris, Gallimard, 1950.

pour l'écouter. Si on a perdu cette curiosité... Après on se demande qu'est ce qu'il en reste pour l'adulte alors ? Ce n'est pas un bon signe si l'enfant est abandonné aux femmes enfin s'il est abandonné à qui que ce soit, aux femmes, aux hommes, aux adolescents, aux étudiants en psychologie, aux stagiaires...

JCV : On se rattrape hein...

MJS : Tu peux me faire dire ce que tu veux, moi je n'ai pas de... je sais ce que je veux dire.

JCV : Il y avait une dernière question qui portait sur le fantasme.

NB : Oui c'est une question sur transmission du symptôme, transmission du fantasme.

MJS : Je ne sais pas si on transmet le symptôme, on transmet les conditions du symptôme. Par contre Lacan pose la question du fantasme, comment transmet-on le fantasme ? Il le dit dans Jeunesse de Gide¹, comment le fantasme passe de la mère à l'enfant, il le dit dans ce sens là.

Je reviens en arrière sur psychanalyste femme parce que de la même façon que psychanalyste d'enfant c'est saugrenu, définir le psychanalyste par le sexe c'est saugrenu d'abord parce qu'il n'y a pas de psychanalyste, ça n'existe pas, c'est une fois que la cure, si elle a été au bout, qu'on peut dire : il y a eu du psychanalyste et on opère avec ce qu'on est, ce qu'on a appris de son analyse avec son corps, sa sexualité, tout ce que vous voulez, donc de fait le fait que ça deviennent des corporations, il faut se demander si la profession de psychanalyste, je crois qu'elle est répertoriée comme profession féminine avec celle de psychologue par les nomenclatures des gens qui s'occupent de ça, parce qu'il y aurait plus de femmes que d'hommes là-dedans, ce qui ne rend que plus suspect que les chefs

d'association soient des mecs mais enfin bon, je n'équivoquerai pas sur le pas, quoique que, bon...

JCV : Bon, il faudrait s'arrêter, nous vous remercions pour votre présence et merci à Frédérique et à Marie-Jean.

FFB : Merci à vous.

MJS : Oui, merci, merci.

¹ Lacan J., « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir » (1958), dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, pp. 739-764.